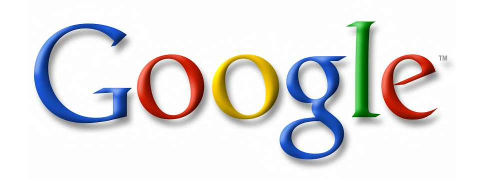



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

JEAN-ANTOINE DE BAÏF

LES MIMES

ENSEIGNEMENTS ET PROVERBES

*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

---

100 exemplaires, papier de Hollande, n°s 1 à 100
350 exemplaires, papier vélin, n°s 101 à 450

N° 

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.

LES MIMES

ENSEIGNEMENTS ET PROVERBES

DE J.-A. DE BAÏF

RÉIMPRESSION COMPLÈTE COLLATIONNÉE

SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

AVEC PRÉFACE ET NOTES

Par Prosper BLANCHEMAIN



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

—

1880

A MON SAVANT AMI

L. BECQ DE FOUQUIÈRES

AUTEUR DE L'ÉDITION CRITIQUE

D'ANDRÉ CHÉNIER,

DES JEUX CHEZ LES ANCIENS,

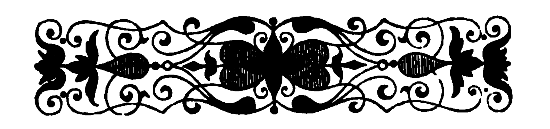
DES ŒUVRES CHOISIES DE RONSARD

ET DE BAÏF, ETC. ETC.

CE LIVRE EST AFFECTUEUSEMENT DÉDIÉ

PAR SON TOUT DÉVOUÉ

PROSPER BLANCHEMAIN



PRÉFACE



AÏF ne possédait ni le puissant coup d'aile de Ronsard, ni la force élégante de Joachim du Bellay, mais c'était un *oseur*. Ses essais ne furent pas toujours heureux; mais il a plus tenté à lui seul que les autres poètes de la Pléiade.

Il a imaginé des vers nouveaux, des odes mesurées à la grecque et à la romaine, une orthographe et des lettres spéciales; toutes tentatives avortées, mais qui n'en témoignent pas moins d'un génie essentiellement novateur. Il a laissé aussi des chansons non rimées, qui sont demeurées inédites jusqu'au jour où M. Becq de Fouquières en a inséré un certain nombre dans ses *Poésies choisies de Baïf* (Paris, Charpentier, 1874, grand in-18).

Toutefois, celui de tous ses ouvrages qui a obtenu le plus de succès est le dernier qu'il ait publié; je veux parler des *Mimes*, qui, même après la mort de l'auteur, ont été nombre de fois réimprimés et que nous publions de nouveau aujourd'hui.

Les deux premiers livres des *Mimes* parurent pour la première fois en 1576, in-12, à Paris, chez Lucas Breyer.

Ils furent réimprimés en 1581, in-12 de 4 et 108 ff. numérotés, à Paris, par Mamert Patisson.

La première édition complète ne parut qu'après la mort de l'auteur, sous ce titre:

Les Mimes, enseignemens et proverbes de Jean-Antoine de Baïf, reueus et augmentez en cette dernière édition; in-12 de 6, 108, 3 et 56 ff. Paris, par Mamert Patisson, imprimeur du Roi, chez Robert Estienne, 1597.

Ces éditions contiennent un profil de Baïf, gravé sur bois, dont j'ai vu le dessin original à la plume, signé d'Estienne Tabourot, dans un exemplaire des *Œuvres en rime* de Baïf, appartenant à un de mes collègues de la Société des Bibliophiles français.

Jean Jagourt, imprimeur toulousain, en donna successivement trois éditions, en

1608, 1612 et 1619. Elles sont ornées d'un titre gravé sur cuivre, contiennent le portrait de Baïf et renferment en outre 4 ff. préliminaires et 164 ff. numérotés. Ces trois éditions, publiées par le fils de Baïf, n'en forment peut-être qu'une, successivement rajeunie par le changement de la date du titre.

Enfin la septième et dernière édition, que j'ai sous les yeux, parut en 1619, à Tournon, chez Guillaume Linocier, libraire juré de l'Université, en un volume in-32 de 4 ff. prél. et de 327 pages, dont les dix dernières sont occupées par 28 quatrains moraux, alors inédits, intitulés : *Autres Mimes et enseignements.* Nous les reproduisons dans notre édition.

Baïf n'a pas inventé ce mot de *Mimes*, qui, chez les Grecs, fut appliqué par Sophron à de petits drames assez licencieux,

qu'il écrivit en dialecte syracusain. Cette appellation désigna chez les Romains des comédies bouffonnes du même genre. Ce fut Publius Syrus qui, le premier, introduisit dans ses *Mimes* des sentences morales, réunies ensuite en un recueil, dont il ne nous a été conservé qu'une partie. — C'est évidemment à Publius Syrus que Baïf a emprunté son titre et l'idée mère de son œuvre, qui doit évidemment beaucoup plus aux poètes gnomiques qu'aux auteurs de *Mimes*. Le Milésien Phocylide et le Mégarien Théognis ont fourni à Baïf beaucoup de ses pensées; mais il a laissé à Théognis son amertume et sa fierté sauvage, et je le rapprocherais plus volontiers de Phocylide, tout empreint de la douceur et de la grâce ioniennes.

Mais il n'a pas dû se contenter de puiser aux sources antiques; quelques livres con-

temporains ont pu lui servir de texte, les recueils de proverbes, par exemple, tels que celui-ci :

Riposta buona ad ogni proposito.

Libro molto vtile, et delectabile, etc.

Bonne response à tout propos.

Liure fort plaisant, et delectable, auquel est contenu grand nombre de prouerbes, et sentences joyeuses, de plusieurs matières : des quelles par honnesteté on peut vser en toute bonne compagnie.

A Lyon, par Pierre de Tours, 1548, in-16 de 79 ff. non numérotés.

C'est un recueil de proverbes italiens avec leur équivalent en français, où l'on voit nombre de dictons reproduits par Baïf.

Il a dû puiser encore dans un livre intitulé : *Adages et proverbes de Solon de Vosge, par l'Hétropolitain.* Paris, Bon-

fons, S. D. et sans chiffres de pages, in-16, dont la première édition avait paru à Paris, chez Gauthier, 1557, in-16. — La troisième partie de ce livre, qui est dû à Jean Le Bon, médecin du cardinal de Guise, est en effet dédiée à Baïf.

M. A. Benoît, conseiller à la cour de Paris, qui vient de publier une excellente notice sur Jean Le Bon, dont la vie et les œuvres sont trop peu connues (Paris, J. Martin, 1879, in-8°), a cité dans son travail un assez grand nombre des *Adages* de J. Le Bon, pour qu'on puisse constater certains emprunts que lui a faits l'auteur des *Mimes*.

Ces *Mimes*, par leur versification facile et rapide, par l'agencement de leurs maximes, tantôt brèves, tantôt développées sans excès, tantôt brisées, hachées, maintenues seulement par le léger lien de la

rime, entrecoupées d'apologues et aussi d'anecdotes évidemment empruntées à la chronique contemporaine, n'en forment pas moins une œuvre originale et variée, piquante sans amertume, à la fois générale et personnelle, que mon savant ami Becq de Fouquières a parfaitement appréciée, dans la notice excellente dont il a couronné son édition des *Poésies choisies de J.-A. de Baïf*:

« C'est, dit-il, une création originale, dans laquelle le poète a ajouté au mérite de l'invention celui de la diversité. Dans ces petits discours, l'élégie alterne avec la satire, avec l'épître, avec l'ode; une morale digne d'une âme chrétienne, tantôt s'y développe librement et souvent avec éloquence, tantôt s'y dérobe habilement sous l'allégorie et sous la fable, avec une grâce légère et une bonhomie dignes de La Fon-

taine. Quelques parties, en outre, brillent par la concision et par la sobriété ou le pittoresque de l'expression. »

C'est bien ainsi que doivent être appréciés les *Mimes*, et il serait impossible d'être plus exact, plus précis, plus complet que M. Becq de Fouquières dans son appréciation. Aussi nous ne pousserons pas plus loin l'analyse d'un ouvrage que le lecteur a sous les yeux et à l'égard duquel il partagera sans nul doute l'avis de l'excellent critique et le nôtre.

Il serait superflu de s'étendre longuement sur la vie de Jean-Antoine de Baïf, à propos d'un seul de ses ouvrages. Fils naturel de Lazare de Baïf, d'une ancienne famille d'Anjou, il naquit en février 1532, à Venise, où son père était ambassadeur de François Ier. De retour en France, Lazare mit son fils entre les mains des plus

savants professeurs. Charles Estienne et Ange Vergèce lui enseignèrent le latin et le grec.

En 1540, Lazare de Baïf, envoyé en qualité d'ambassadeur à la diète de Spire, emmena avec lui Charles Estienne et Ronsard, âgé de seize ans. — De retour au bout de quatre ans, il confia son fils à Daurat, qui le fit étudier avec Ronsard. C'est ce condisciple qui développa en lui le goût de la poésie. Quand il eut perdu son père (un savant et un lettré), Baïf, resté maître d'une honnête fortune, se livra tout entier aux lettres. Il commença par chanter une maîtresse imaginaire, à laquelle il donna le nom de Méline. Mais plus tard, touché d'une passion véritable, il célébra mademoiselle Francine de Gennes, dont j'ai retrouvé le nom, ainsi que je le démontre dans les *Poètes et Amou-*

reuses du seizième siècle (Paris, Willem, 1877, in-8°, pages 9 à 11).

Vers 1568, les guerres de religion ayant bouleversé sa fortune, il s'adressa au roi Charles IX, et ce prince, trop calomnié, pourvut d'abord à ses plus pressantes nécessités, puis lui accorda le poste de secrétaire du roi. Il put donc se livrer avec plus de sécurité au culte de la poésie. A l'exemple de son père, il traduisit en vers quelques tragédies grecques et comédies latines qui furent représentées avec succès.

Novateur audacieux, il tenta de réformer la poésie française, dans laquelle il introduisit des vers de quinze pieds, qu'il appela vers Baïfins, puis il tenta d'écrire selon la métrique des Grecs et des Latins, enfin de réformer l'orthographe, non seulement en conformant l'écriture à la prononciation, mais encore en inventant des lettres nou-

velles. Ces essais furent assez froidement accueillis. Mais une tentative qui méritait de réussir et qui eût réussi, sans l'incroyable mauvais vouloir du Parlement et de l'Université, fut l'Académie de musique et de poésie, que l'intervention de Charles IX lui permit enfin d'établir dans sa maison des Fossés-Saint-Victor, disposée et embellie à cet effet. Cette fondation se fût sans doute perpétuée avec succès, sans le malheur des temps et la recrudescence des guerres civiles, qui amenèrent son déclin, et sans la mort de Baïf, qui entraîna sa chute (1).

Cette mort arriva, comme le témoigne Guillaume de Baïf, son fils, peu après l'assassinat de Henri III (*Le faict du procès*

(1) Il ne faut pas confondre l'Académie de musique de Baïf, où Charles IX se rendit quelquefois, avec l'Académie du Palais, fondée par Henri III, qui s'en

de Baïf, etc., Ed. Fournier. *Variétés hist. et littéraires*). Les biographes fixent cette date au 19 septembre 1589. Il avait alors cinquante-sept ans.

J.-A. de Baïf a publié de nombreux ouvrages, tous en vers. Le plus considérable est le recueil de ses œuvres, publiées en 1572-1573, en quatre volumes portant chacun un titre particulier : 1° *Œuvres en rime*, 2° *Amours*, 3° *Jeux*, 4° *Passe-temps.*

Il a donné depuis, entre autres, les *Etrènes de poézie fransoèze an vers mezurés*, 1574.

décerna la présidence et qui se tenait deux fois par semaine dans son cabinet. C'était une réunion où se prononçaient des discours sur des sujets donnés par le roi lui-même, qui se réservait de conclure pour ou contre telle opinion soutenue par les orateurs. — Ce qui a pu amener la confusion, c'est que Baïf faisait partie de l'Académie du Palais, et qu'il y prit la parole à diverses reprises.

Et, comme nous l'avons dit plus haut, les *Mimes*, que nous réimprimons aujourd'hui, sont le dernier et peut-être le meilleur de ses ouvrages.

Outre ses œuvres imprimées, il en a laissé un grand nombre d'inédites, dont M. Becq de Fouquières a donné le détail et d'intéressants extraits. — Ces œuvres se trouvent aux manuscrits de la Bibliothèque nationale.

PROSPER BLANCHEMAIN.



LES MIMES

ENSEIGNEMENS ET PROVERBES

DE

I. ANTOINE DE BAÏF

REVEVS ET AVGMENTEZ EN CESTE DERNIÈRE ÉDITION



PARIS

PAR MAMERT PATISSON, IMPRIMEVR DV ROY

CHEZ ROBERT ESTIENNE

M. D. XC. VII.



A MONSEIGNEVR DE IOIEVSE

DVC ET PAIR DE FRANCE

Au mesme poinct, Monseigneur, que ie viens de recueillir mes esprits esgarez de l'esbloüissante diuersité de tant de magnifiques Theatres, spectacles, courses, combats, mascarades, balets, poësies, musiques, peintures, qui en ceste ville de Paris ont reueillé les meilleurs maistres en chacun art, pour honorer et celebrer vostre bien heureux mariage : La premiere pensee qui me vient, est de me rauiser, que la plus part des hommes, et les Grands plus que tous les autres, font leurs affaires d'importance par maniere d'acquit comme en se ioüant : leurs plaisirs et passetemps ausquels faudroit se iouer, ils les font comme choses fort serieuses, s'y employant à bon escient. Aussi

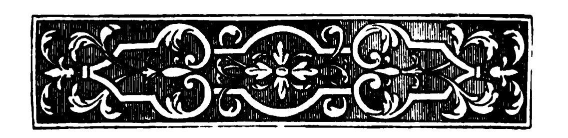
me recognoissant bien, ie pense qu'il m'est aduenu de mesme. Car au mesme poinct ie rencontre ce petit liuret de Mimes, enseignemens et prouerbes : venant de sortir de la presse pour aller en lumière : lequel à diuerses fois depuis cinq ou six ans i'ay composé ne pensant à rien moins, qu'à faire quelque chef-d'œuure en le faisant : Mais seulement me proposant de tromper les douleurs qui me trauailloyent au commencement d'vne indisposition, laquelle se venoit emparer de moy pour le reste de mes iours. La foiblesse de mon entendement troublé des passions du corps, qui lors à cause d'icelles ne pouuoit estre longuement tendu, me donna l'occasion de chercher la varieté des sentences et prouerbes, que vous trouuerez si dru et menu s'entasser en ces discours entrerompus et coupez de telle façon, qu'en bien peu se trouue vne suitte de propos liez et continuez. Or ce qui me donna plaisir en le faisant, cuida me desplaire estant fait : mais i'en donnay la veüe à quelques

vns de mes amis, trop meilleurs et plus candides iuges de mon ouurage que moy-mesme : entre autres à monsieur Desportes, qui seul, et pour la suffisance de sa doctrine, et pour la naïfueté de son iugement, me tient lieu d'vn grand nombre d'hommes, et qui entre autres me dict, Que si les Coqs à l'asne auoyent bien eu le credit de plaire en leur temps, qui n'estoyent rien qu'vn diuers amas d'attaques et mesdisances touchantes le particulier de quelques personnes, à plus forte raison et meilleur droict ce mien Recueil de sentences et prouerbes, qui ne touchoyent à rien qu'au general, deuoit estre bien receu pour le fruict que l'on pouuoit tirer des bons mots recueillis tant des anciens auteurs Hebrieux, Grecs et Latins, que du commun vsage des peuples François, Italiens, et Espagnols. Ainsi par ces miens amis ie fu enhardi d'auouër à moy, et de communiquer aux autres ce que i'en auoy faict. Au commencement i'en proposay vne petite montre, qui fut

louée d'vne partie de ceux qui en pouuoyent juger : Beaucoup d'estrangers m'en applaudirent : tellement que ie ne dedégnay d'en faire dauantage. Maintenant que ie voudroy bien montrer, non seulement à vous, Monseigneur, mais aux yeux de tous, vn bon témoignage du support et secours que les bonnes lettres recouurent en vostre gracieuse faueur, et de l'obligation par laquelle vous acquerez à vous les plus excellents en tous arts et sciences, bien méritant d'eux par tous moyens : Ie me trouue en main ce petit liuret, lequel voulant exposer aux perilleux auis des hommes, ie pren la hardiesse de le munir de vostre nom, en le vous dediant pour ceste fin, et vous suppliant, Monseigneur, l'auoir agreable : et mesurer le present non pas à sa valeur, mais à la deuotion de celuy qui le vous offre pour arres de demeurer à iamais,

Vostre tres humble et obeissant seruiteur,

I. A. De Baïf.



SUR LES MIMES

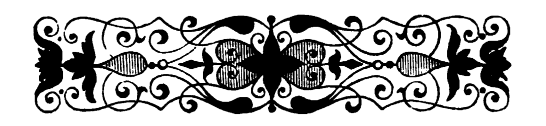
DU SIEUR DE BAÏF

—

SONNET

Vn triste aueuglement cilloit nostre paupiere
Et nostre ame charmee, en son mal se plaisant
Abhorroit le remede, et alloit preposant
Le vice à la candeur de sa vertu premiere :
L'erreur regnoit partout sans bride et sans lumière
Quand nostre aage receut ces Mimes en presant
Dont la France est rauie et en se rauisant
Admire de l'Autheur la grace singulière.
Comme le medecin sagement gratieux
Curant vn naturel reuesche et potieux
Couure d'vn sucre doux la drogue plus amere,
Ainsi ce grand Baïf cache parmy les ris
La seuere prudance, affin que les esprits
Auallent plus ioyeux la boisson salutaire.

I. A. D. G.



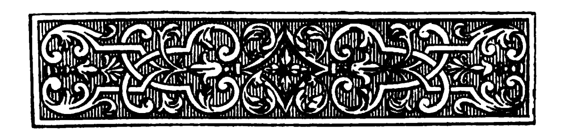
A IEAN IAGOVRT

SVR L'IMPRESSION DES MIMES

—

L'ors que tu fais reuoir la lumiere des cieux
Au liure de Baïf, de qui la docte veine
Arrosant noz esprits de sa saincte fontaine
Cultiue la vertu d'vn soing industrieux,
Tu le passes luy mesme, et tu fais beaucoup mieux,
Tu y prens plus d'honneur, s'il y print plus de peine,
Car de donner naissance est vne chose humaine.
Mais de faire reuiure est vn œuure des Dieux.
Aesculape feist bien Hyppolite reuiure,
Et du fond des enfers en ce lieu reuenir,
Mais alors que tu fais renaistre ce beau liure,
Tu doibs bien plus de gloire, et d'honneur acquerir.
Il feist renaistre vn corps pour derechef mourir,
Toy l'esprit de Baïf pour à iamais suruiure.

PAR E. M. T.



SVR LE POVRTRAIT

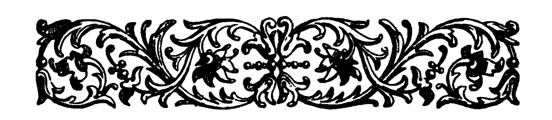
DE I. A. DE BAÏF

—

QUATRAIN

Pour tirer seulement sa face,
Peintre, Baïf n'est pas pourtrait.
Peins moy les Muses et la Grace,
Et ton dessein sera parfait.





AV LECTEVR

—

Lecteur si ton ame desire
D'aprendre tout à mesme temps
Et le bien-faire et le bien-dire
Pour l'heur et l'honneur de tes ans,
Ce livre naissant à la France
Qui ne craint l'oubly ni la nuict,
Comme de sa viue semance
Fera germer ce double fruict.
Pallas, et les Muses ensemble,
Poussees de mesme desir,
Firent cest œuure qui assemble
Le proffit auec le plaisir.





PREMIER LIVRE

DES

MIMES, ENSEIGNEMENTS

ET PROVERBES

DE I. A. DE BAIF

Vraye foy de terre est banie,
Mensonge les esprits manie :
Tout abus regne autorisé.
Pour bonne loy passe le vice :
Sans balance va la iustice:
Honneur et droit est mesprisé.
C'est estre fol que d'estre sage
Selon raison contre l'vsage.
Ceux qui m'entendent m'entendront.
O Fils de Dieu verité mesme,
Maints se vantent de ton saint cresme,
Qui loin ny pres ne s'en oindront.

Ceux qui te croyent et te suiuent,
Qui dans toy viuent et reuiuent,
Voyent à clair la verité :
Dirions-nous bien que nous en sommes?
Plus ne se trouue au cœur des hommes
Espoir ny foy ny charité.
Tu as en ton ame eternelle
Empreinte vne loy naturelle,
Qui seule à mort te menera.
De tant de Témoins l'asseurance,
Qui ont prouué leur esperance,
Par leur mort te condemnera.
N'enfrein cette loy veritable
Dés tout iamais à iamais stable :
Pour autruy fay comme pour toy.
Ne fay ce que fuis qu'on te face.
Humains, en mutuelle grace
Scauriez-vous tenir cette loy?
Ah! Seigneur, tu l'as sceu bien dire,
Que ton regne ny ton empire
N'estoit de ce monde peruers!
I'en auray tousiours défiance,
Tant que verray toute arrogance
Ta Saincteté mettre à l'enuers.
Ah! tous ceux-là, Seigneur, qui disent
Seigneur, Seigneur, qui authorisent
Sous ton nom leur impieté,
Ne sont pas tiens : mais ils se iouent
De ton nom, quand de toy s'auouent,
Pallians leur mechanceté.
Dressans vne maligne école,
Ils font vne vaine parole

De ta vraye et droicte raison,
Et la corrompent à leur guise.
En font trafic et marchandise,
Par barat, feintise, et traison.
Toy qui es doux et pitoyable,
Te font vn tyran effroyable,
Inhumain, cruel, et sanglant.
Toy qui es la mesme innocence,
Le Roy de Paix et de clemence,
Te font outrageur violant.
Toy qui es ami de droiture,
Te font le Dieu de forfaiture.
Toy qui es sourgeon d'amitié,
Gage d'amour et de concorde,
Te font le fuzil de discorde,
Et de brutale inimitié.
Où est plus la sainte assemblee
En vn mesme espoir appelee,
Sous vn seigneur, sous vne foy,
Par vn lauement de Baptesme,
Sous vn Dieu, sous vn pere mesme,
Sur tous, par tout, entre tous Roy?
C'est là où tous s'entresupportent,
S'entr'aident et se reconfortent
En vnion et charité,
Faisants tous vn corps de concorde,
Vn esprit qui en tous s'accorde
D'vn nœu de paix en verité.
Nous deprauez et maudits hommes,
Dirons-nous que plusieurs nous sommes,
Vn pain tout seul, un mesme corps,
Et que d'vn pain et d'vn breuuage

Nous paissions en commun vsage,
Par tant de haines et discors?
Où est ce peuple qu'on peut dire
Affranchi du mortel empire
De toute erreur et de forfait,
Nettoyé pour entrer en grace,
Et qui toute bonne œuure face?
Nul ne bien pense, ny bien fait.
Rien plus ne se voit que feintise :
Rien que faulse opiniastrise :
Rien que larcin et cruauté :
Rien que toute audace rebelle :
Rien que debauche, et point de zele
Rien qu'erreur et desloyauté.
Mespris de Dieu, tout vilain vice,
Orgueil, insolence, auarice,
Tout pariure, nulle pitié,
Brutalité plus que brutale,
Braue en cet age desloyale.
Nulle bonté, nulle amitié.
Fraude, soupçon, et defiance,
Enuie, rancueur, medisance,
Blasphemes et rages ont cours :
Charité la marque luisante
De Chrestienté trionfante,
Esteinte se cache en nos iours.
Nous pointillons sur la doctrine :
Chacun à sa poste en deuine,
Barbouillant la religion.
Non contens nos songes en dire,
Les publier et les escrire,
En armons la sedition.

O Religion mal-menee,
Les Mondains qui t'ont profanee
Te tiraillent à leurs plaisirs.
Le tyran qui mal te manie
En establit sa tyrannie,
Le peuple ses trompeurs desirs.
Sous ton saint nom tout se renuerse.
L'auare l'auarice exerce :
L'inhumain l'inhumanité :
L'yurongne son yurongnerie :
Le brigand la briganderie,
L'impudic l'impudicité.
L'ambition sous toy s'auance :
Sous toy se haulse l'ignorance :
Sous toy la gueule s'entretient :
Sous toy florist la fetardise :
Sous toy l'impieté maistrise :
Sous toy le forfait se maintient.
Donques tu n'es plus qu'vne fable,
O Religion venerable,
Vn nom feint, masque de vertu :
Sous lequel le vice ordinaire
Deborde le monde à mal-faire.
Religion sainte, où es-tu ?
Où es-tu, Religion sainte ?
Quelle bonne ame au vif attainte
De te garder se vantera ?
Mais qui tenant la loy benigne
De Iesus Christ en estant digne
Le nom de Chrestien portera ?
Celuy qui mettant sa fiance
En vn Dieu, de son alliance

Ne voudroit pas se foruoyer.
Celuy qui viendra par humblesse
En douce et deuote simplesse
A la loy de Dieu s'auoyer.
Celuy qui de tout son courage
Aimera Dieu, tout bon, tout sage,
Tout saint, tout entier, tout pouuant.
Celuy qui vn Dieu seul adore,
Pour feinte que lon peigne ou dore,
Desloyal ne s'en démouuant.
Qui la reuerence à Dieu deue
A autre qu'à luy n'a rendue :
Mais s'y fiant et l'honorant,
Iour et nuict en sa loy repense :
S'y plaist, en ha reioüissance,
La songeant et la discourant.
Non pour en faire vne parade,
Ou quelque vaine mascarade,
A piper les autres humains :
Non pour en abusant, la dire :
Mais pour dedans son cœur l'escrire,
Mais pour la mettre dans ses mains.
Son prochain d'vne amour extreme
Il aimera comme soy mesme.
L'aidera, le confortera.
Luy fera d'vne mesme grace
Tout ce qu'il voudra qu'il luy face.
Ce qu'il fuyroit, ne lui fera.
Son cœur qui à bien faire tire
Hors de raison rien ne desire,
Dont son voisin s'offenseroit.
Enuers les hommes debonnaire,

Plustost que d'vne seule en faire,
Cent iniures endureroit.
L'autruy ne conuoite ny pille.
D'autruy la femme ny la fille
Il ne voudroit deshonorer,
Sa main il n'a iamais polue.
Il ne rançonne ny ne tue.
Pour rien ne veut se pariurer.
S'il fault, reconnoist son offense :
S'amande, en fait la repentance:
Et iuste et droit y satisfait.
La Religion n'est pas feinte
D'vn qui garde ainsi l'ame sainte,
Fuyant comme mort le mesfait.
Au moins, Peruers, si de mal-faire
Vous ne pouuez plus vous retraire
Plongez en la perdition,
Au moins de vostre forfaiture
Ne faites plus la couuerture,
L'innocente Religion.
La Lyre à l'Asne, au Porc la Harpe :
Haze au viuier, au clapier carpe.
Qui l'oit ne l'oit : Qui voit ne voit.
L'ignorance est mal volontaire.
C'est grand mal telle faute faire,
Qui refait horreur si on l'oit.
Hors de raison tout extrauague :
En exil la verité vague :
L'art non art suit principes faux.
Pour ne voir plus les choses nettes
Les hommes ont faulses lunettes;
Ignorance nous fait cheuaux.

Esprit volant d'æle legere
  Trebusche son homme en misere.
  Ne deprise auant que priser.
  Celuy qui lourd porte vne teste
  Plustost que d'homme d'vne beste,
  Ne sçait priser ny despriser.
Du bonheur vient la nonchalance,
  De nonchalance l'ignorance,
  D'ignorance part le mépris.
  Du mépris sourd la felonie,
  De felonie tyrannie :
  Du Tyran la mort est le prix.
Honte malignité surmonte.
  Dommage suit la sotte honte.
  Honte souuent sert, souuent nuit.
  Peu de crainte grand mal euite.
  La crainte perdant on proffite.
  En son temps toute chose duit.
Qui vaincre peut, la paix demande.
  De peu de cas vient chose grande.
  L'ennemi mort la guerre faut.
  Le priué, le public empire.
  Si le Roy tout sçauoir desire,
  Beaucoup de clemence il luy faut.
La vertu ferme tout emporte.
  Plus tu peux, plus doux te comporte.
  Qui vend le public, il se vend.
  A traistre iamais ne te fie.
  Gloire auecque peine establie
  Par vn hazard se perd souuent.
Grands honneurs font les grands courages.
  Presse de maux les rend sauuages.

Au desespoir s'oubli' l'honneur.
Tous ensemble faut entreprendre,
Ou bien chacun à part se rendre.
Vertu conqueste vn doux bonheur.
Hantise abat la reuerence,
La douceur du superbe tance.
Vaincu patist, ne fait la loy.
Los mesprisé croist d'auantage.
Euenemens font le fol sage.
Qui tient sa foy, fait tenir foy.
A mesme tout et ne rien faire
C'est des cœurs la perte ordinaire.
Grand dueil ne reçoit reconfort.
En guerre où plusieurs Chefs commandent
Les affaires point ne s'amendent.
Le bon ordre fait le plus fort.
Rien ne craint l'estat en concorde.
Ce qui plus oste la discorde
C'est la crainte de l'estranger.
Ne resou rien à la volee.
Depuis qu'elle est à la meslee,
Bataille ne peut se ranger.
Qui fait hostilité, l'endure :
Plus vaut à repousser l'iniure
Qu'à la faire l'homme de cueur.
Qui à rien qu'au public ne tire,
Les cœurs des hommes il attire.
Qui se borne soit le veinqueur.
Peu vient à bien l'outrecuidance.
Courroux s'éfume sans vaillance.
Qui le sien garde assaut l'autruy.
Peu proffiter, prou peuuent nuire.

Ennemi fait vertu reluire.
Qui hait et doit, sent double ennuy.
Il craint qui sçait que vaut fortune :
Fortune n'est contente d'vne.
C'est honte perdre par mésoing.
Qui veut auancer il auance.
Victoire la guerre commence.
L'heur passe tost qui n'en a soing.
La vertu des Rois c'est sagesse :
L'honneur, c'est la sage vieillesse :
La force, l'amour des suiets :
La joy', le ieune âge sans vice :
La charge, l'entiere iustice :
La richesse, vne ferme paix.
Ce qu'Art ne peut, hazard l'acheue.
Plus le mal surprend, plus il gréue.
Les Roys croyent trop de leger.
Qui pour bien mourir, veut bien viure,
Raison non passion doit suiure.
Méprendre fait mal rengreger.
A tous non à chacun faut croire.
Grandeur fait le caché notoire :
La contrainte est demi raison.
Tant ne plaist la chose conquise
Que la chose qui est requise :
Peur de perdre est d'amour tison.
Mieux va l'estat et la prouince
Où seul mauuais regne le Prince,
Qu'où tout son conseil ne vaut rien.
La certaine garde et defence
Du Roy gist en son innocence :
En son conseil le commun bien.

Parle à Dieu comme ouy des hommes;
Comme ouy de Dieu parle aux hommes
Sage ne peut estre contraint.
Le temps est de verité pere,
Verité d'Innocence mere,
D'Innocence vertu s'empraint.
Rien violant long temps ne dure.
Coustume est vne autre nature.
Beaucoup se perd; où peu fait tout.
Qui bien commence, bien auance.
Qui par petite erreur commence,
En grande erreur se trouue au bout.
Croire tu dois, qui veux apprendre.
Promtement nul ne peut comprendre
La chose à laquelle il n'est duit.
A force d'entente pareille
La memoire promte s'éueille.
Penser nouueau soudain s'enfuit.
L'homme bien né sçauoir desire.
Bien sçauoir celuy se peut dire
Qui peut enseigner bien à point.
Quelques vns aiment mieux parestre
D'estre sçauans et ne point l'estre,
Que l'estre et ne parestre point.
Auarice est outre nature,
Qui rien que l'auoir ne procure.
Mais des pieges il inuenta
Qui premier se meit à bien faire.
L'homme aime l'homme d'ordinaire,
L'auare seul s'en exemta.
Qui pense ignorer, se dispose
A chercher ce qu'il se propose :

Le bien cherchant le trouuera.
L'ayant trouué quoy que puisse estre
L'ira iuger et le cognoistre :
Le iugeant sçauant se fera.
Bien juger appartient au sage.
Le peuple est maistre du langage.
Chacun vault où il est prudent.
Nul à l'autre ne fait apprendre
Ce qu'il n'ha ny ne sçait comprendre.
L'erreur des grands nous va perdant.
Qui ne croit ce qu'on luy propose,
A le reprouuer se dispose.
S'il ne sçait pas le reprouuer,
Qu'il le croye et que plus n'en doute.
Qu'vn autre il croye et qu'il l'écoute,
Celuy qui mieux ne sçait trouuer.
Le mal assoupi ne remue :
Si nature faut, l'art le mue.
Que le Prince luy-mesme aux bons
Les honneurs et les estats donne.
Mais que des autres il ordonne
Pour faire les punitions.
Ren à chascun comme il est digne.
C'est blasme donner à l'indigne :
Bienfait mal assis est méfait.
A Dieu, la maiesté Royale
Par liberalité s'égale.
L'homme à l'homme est Dieu, qui bien fait.
Vertu fait la vie meilleure.
Vertu c'en est l'encre plus seure,
Que nul fortemps ne forcera.
Ne songe ce qui n'est à faire.

Fay beaucoup, et ne promé guere:
Aime ton peuple, il t'aimera.
Aime toy, non d'amour si vaine
Que toute autre amour te soit peine.
Qui s'aime trop n'a point d'ami.
Ami, qui vn autre ami aime
Et le secourt, fait pour soymesme.
Sot ami, c'est vn ennemi.
Aux affaires se fait le sage.
Pren le certain pour l'auantage.
Qui pense bien n'est pas oisif.
Pensant bien, tant de fois on pense
Que l'on pense auecques prudence.
Qui pense plus est moins fautif.
Efforce toy de si bien faire
Qu'en bien faisant tu puisses plaire
A tous non seulement à toy.
Vn bon Roy, Dieu nous represente.
Le Roy, c'est vne loy viuante :
Tant la loy peut auec le Roy.
Prou de sens en peu de langage.
Le fou se perd là où le sage
En peu de mots le vray deduit.
D'vn petit glan sourd vn grand chéne :
Petits chainons font la grand chaine :
Petit labour porte grand fruit.

Changeons propos puis que tout change.
Le gros brochet le menu mange :
La fourmi mange les crapaus.
D'habits d'autruy mal on s'honore :
L'oiseau se perd qui trop s'essore,
Si lon vole mal à propos.
Comme auroit la langue emplumee
Renard qui dort la matinee?
La force le perd où est l'art.
Qui n'ha rien en ce maudit âge
Est tenu pour fol, fust-il sage.
La peste fuy tost, loing et tard.
Iettez viste la verge blanche :
Qui s'obstine sus la reuanche
Pourra bien se voir à l'aflac.
La matiere enfoncer on n'ose :
Et perderons-nous nostre cause
Pour n'auoir veu le fonds du sac?
Vous ne voulez quitter les armes?
Gardez du Crocodil les larmes :
Et de l'Aspic gardez la dent.
Gardez du Basilic la veue ;
Gardez du Scorpion la queue.
On peut bien rire en se perdant.
C'est vn vieil mot, ou rendre ou pendre :
Quartier vendu fait l'autre vendre :
Vous battez, les autres prendront.
Autour acharné sus la poule
Fuit son gibier. Le temps se coule :
Nos ans vont, et plus ne viendront.
Fol quiert malheur. Fol tost commence.
Fol se debat. Fol rien n'auance.

Fol est soudain fol decouuert.
Fol plus depend qu'il n'ha de rente.
Fol de raison ne se contente.
Fol se laisse prendre sans verd.
Fol ne garde son asseurance :
Fol se paist de vaine esperance :
Fol se repent, fol se deçoit.
Fol ce qu'il tient à ses pieds iette.
Fol quitte et lasche et puis regrete.
Fol ne croit que quand il reçoit.
Le Corbeau trouua la Vipere
Qui dormoit : et d'elle veut faire
Son gibier. Du bec la beca.
Elle se reueille bequee :
Et s'eueillant s'est rebequee :
Mord à mort cil qui la pica.
Ce Dieu que l'Vniuers adore
Pere de tous, le Pere honore
En la gloire de ses enfans.
Ainsi qu'il honore le Pere,
Fait luire l'honneur de la mere
Entre ses enfans trionfans.
Ne suy du papillon la ioye :
Vn mal appaisé ne rudoye :
De la fumee ne tombe au feu,
Par l'æle ne prent la Cigale.
Le vin tu as fait si l'auale.
Lors ce fut ieu : ce n'est plus ieu.
Vn grand desert de grande vile :
Femme et vin perd le plus abile :
Emant aillé n'attire fer.
La figue i'appelle la figue.

Pour entrer en la saincte ligue,
Faut vomir la poison d'enfer.
Le croyant ne le voudras croire.
Le riche (c'est chose notoire)
Est méchant ou fils de méchant.
Don d'ennemy c'est malencontre :
Chastoy d'ami c'est bonnencontre :
Qui te mordra te va lechant.
Ie ne mange pain de mensonge :
Desir d'auoir mon cœur ne ronge.
De parler aux foux vient mépris.
L'enfant chastie et discipline :
Achette la bonne doctrine :
Ne la ven, car elle n'a pris.
La débauche est la fosse creuse :
Vn piege l'amour cauteleuse.
Qui se remord? qui se repent?
Qui suit l'amour et la mollesse.
Volupté glisse flateresse,
Et pique et mord comme vn serpent.
Le débauché c'est vn nauire
Où le pilote yure soupire
Sus la mer vn somme profond.
T'ont batu sans que t'en doulusses :
T'ont tiraillé sans que le sceusses :
Verras tu point ce qu'elles font?
Le dernier venu c'est le maistre :
Oysons meinent les Oyes paistre :
Le Loup mourra de dans sa peau
Sinon que tout vif tu l'escorches.
Marchez deuant les portes-torches :
Lon brunche au chemin le plus beau.

O Cheureuil le Lyon n'attaque :
Le portant hasté se détraque :
Dieu peut tout, mais tout il ne veut.
Les grands bœufs ne font les grans raies.
De grands langages grandes baies.
L'homme veut tout qui rien ne peut.
Les asnes s'affublent de chapes :
Dieu sçait comment se font les Papes.
Rois naissent tels qu'il plaist à Dieu.
Chacun veut emplir sa besace.
Qui fait bien, n'ha ny gré ny grace.
Adieu l'estat, les loix à dieu.
Belles fleurs naiues et franches,
Qui florissiez nettes et blanches,
Fermes en fidelle candeur,
Le Sceptre d'or entre vos fueilles
Droit s'éleuant, haut à merueilles
Iettoit vne grand' resplendeur.
La blancheur s'est faite sanglante :
En noirceur hideuse et dolante,
L'or du Sceptre s'est obscurci.
Vos fueilles sont toutes fletries :
Vos beautez se sont defleuries :
Vostre pouuoir s'est raccourci.
Mais quand auec la primeuere
Vn Soleil qui meilleur éclere,
En douce paix vous reioindroit,
O blanches fleurs gayes nouuelles
Plus que iamais floririez belles.
Vostre honneur au loing s'étendroit.
Changeons de ieu. La ligne aligne :
Iamais tigneux n'aima le pigne :

Haine de Princes est la mort,
Grand bien ne s'aquiert en peu d'heure.
A qui trop pense, prou demeure.
Qui plaide à son seigneur ha tort.
Le fol à son maistre se ioue :
Du char la plus mechante roue
Est celle qui crie tousiours.
Morte la fille, mort le gendre :
Grand priuauté mépris engendre:
Mauvaise garde paist les Ours.
Lon connoist au fait que vaut l'homme :
Le loup retourna loup de Romme:
Bon gardeur passe l'amasseur.
Mechant ouurier bon outil blâme.
Qui put le plus, le plus s'ambâme.
Croire de legier n'est pas seur.
Le temps le quiert, le ciel l'ordonne :
A ceux qui ont l'auoir se donne :
Trop haut monté doute souuent.
Fin larron le larron derobe.
Deuers le feu la double robe,
Le mauuestu deuers le vent.
Trop de miel mangé s'amertume :
Qui trop le plaisir accoustume,
Gaste du plaisir le plaisir.
Le chien ce qu'il vomist remange.
Le fol de faillir ne s'étrange :
Hastif se repent à loisir.
C'est malheur voir le droit enfreindre
Par vn de qui ne t'oses plaindre.
L'auant iugé sans iugement
Condamne souuent l'innocence.

Vouloir dire et n'auoir licence
De parler, c'est un grand tourment.
Le petit craint du grand la faute :
Du puissant la commande haute,
S'il ne commande bien se perd.
Du fier la gloire deuient honte :
Tort il attrait qui n'en fait conte :
Crain l'ennemi qui moins appert.
La grand' mauuaistié se retire
Sous beau parler. Le mal est pire
Qui fait le plus montre du bien.
Couardise on nomme cautelle :
Chicheté ménage on appelle :
Mais l'asne est asne, et le chien chien.
Soy dur à ouir qui accuse :
Se taire du haineux est ruse.
Le doux langage ha son venin.
Qui doute, entreprend d'asseurance
En fait d'iniures, l'oubliance
Est remede seur et benin.
Rigueur vient où iustice tarde :
Le malade qui mal se garde
Son medecin rend maupiteux.
Sinon à tort nul te haïsse.
Puni le dur en sa malice :
Pardonne à qui sera honteux.
Malheur malheur l'homme seul greue.
S'il chet il n'ha qui le releue :
S'ils sont deux, deux s'entr'aideront.
Vne corde deux fois retorce
Endurera plus d'vne force :
Tire grand charge, et ne se rompt.

Le Porc enseignera Minerue.
Qui ne sçait maistriser qu'il serue:
Chacun pour soy et Dieu pour tout :
Qui se pourra sauuer se sauue.
Fortune par derriere est chauue.
Prendre faut tout par le bon bout.
Cherchez et sçauoir et sagesse.
Qui ha les lettres, ha l'adresse
Au double d'vn qui n'en ha point.
Donne à Fortune peu de chose.
Beaucoup te rendra. Qui rien n'ose
N'auancera iamais d'vn point.
Ose Mortel chose mortelle.
L'Asne auec le Cheual n'attelle.
Qui peu ne garde, perd beaucoup.
Mechanceté n'est corrigeable :
La simplesse est trop deceuable.
Pense et repense auant le coup.
Deffie toy : la deffiance
Est tout le nerf de la prudence.
Sois iuste ; et Dieu te poussera.
L'homme mal né ne peut reluire:
Doctrine le bien né peut duire.
Nonchalance le gastera.
Le souffreteux est miserable,
Et le trop riche est enuiable.
Puisse-ie viure entre les deux!
Au moyen mon desir ie fiche.
Pour ne me voir ny gueux ny riche
I'eli mon aise au milieu d'eux.
Le bien-fait receu rememore:
Qui peut te faire bien, honore :

Applaudi l'homme de valeur.
Insolent ne soit qui prospere:
Au malheur ne te desespere.
Pour peu bonheur, pour peu malheur.
Au chef, des soldats la prouesse.
Tarder fasche, et fait la sagesse.
Fay longs aprests pour vaincre tost.
Cent fois remue, vn coup arreste:
Fautes d'autruy font saine teste.
Vn perd ou sauue tout vn ost.
Ne passe rien à prendre garde:
Il court assez qui bien retarde.
Qui sert au temps, il est loué.
S'oublier quelquefois profite.
Qui fault pour bien faire, merite:
Bien qui nuist, est desauoué.
Mauuais conseil ne porte change:
Mal à propos il se reuange
Qui au mechant ioint l'innocent.
Cour plustost mespris que folie:
Où regne sens, l'œil ne s'oublie:
Il faut qui aux fautes consent.
Rire d'vn malheur, c'est outrage:
L'iniure s'aigrist du langage.
Qui choie mechant, nuit au bon.
Hyer fut d'auiourd'huy le maistre.
De l'autruy volontiers se paistre
Longuement ne plaist sans cuisson.
L'accoustumance est loy bien dure:
Qui prend trop d'aise il en endure:
Il perd sa foy qui n'en ha point.
La foy c'est tout ainsi que l'ame:

D'où part iamais ne s'y reclame.
Bonté change si on la point.
Il ha de quoy qui veult mal faire.
L'autruy le nostre fait deplaire.
C'est regner ne rien conuoiter.
Louange et debauche n'accorde.
Où n'y ha point misericorde,
Que sert prier ny lamenter?
Blasme par mechant est louange:
Il est loué, non qui estrange,
Mais qui range ses appetits.
Qui veut passer son outrepasse
L'egalera s'il ne la passe,
Ne demourant des plus petits.
Tort se fait qui l'indigne prie.
Qui fait pitié se fortifie.
Pitié d'autruy de soy ha soing.
Qui preste en heur, au mal le treuue.
Qui est bon, cherche en faire preuue
Plaisir double, offert au besoing.
Qui tost donne, deux fois il donne.
Vn beau refus pour bienfait sonne.
Prompt refuseur tromper ne veut.
Qui bien l'assied reçoit la grace:
Vn bon cueur le meffait ne passe:
Plus reçoit qui plus rendre peut.
C'est dol prendre et ne pouuoir rendre:
Prendre c'est sa liberté vendre.
De mesme cueur il prend qui rend.
Qui ne sçait donner ne demande.
Qui souuent donne redemande.
Don de riche tost se reprend.

A qui tousiours de dons tu vses,
  Larron le fais si le refuses.
  Tanser qui cherche en toy recours,
  C'est le condemner de mal faire.
  Tanser vn homme en sa misere
  C'est cruauté non pas secours.
Qui dit, homme ingrat, il outrage.
  Homme ingrat à tous fait dommage.
  Les ingrats font les bons, vilains.
  Peu manque aux pauures, tout aus chiches.
  Les auares quoy qu'ils soyent riches
  Iamais ne sont ny souls ny plains.
L'auare sur tous se mal tréte :
  A l'auare autant fait disette
  Ce qu'il ha que ce qu'il n'ha pas.
  Pour tout mal aux auares prie
  Et souhaitte vne longue vie.
  Rien ne font de bien qu'au trespas.
C'est vne honte bien honneste,
  Pour vn bon droit perdre la teste.
  Bonne honte sort de danger.
  Au fait douteux vaut hardiesse :
  Deshonneur la noblesse blesse.
  Noble ne peut s'asseruager.
Vieil tort souffert nouueau tort meine :
  Vengeance faut s'elle est soudaine.
  Qui se vange vit de nouueau.
  Grand ennemi veinc qui veinc l'ire.
  L'ire du bon tost se retire.
  L'ire met l'homme hors de cerueau.
Patience outree deuient rage.
  Le courroucé s'estime sage

Où c'est qu'il est plus transporté.
Au courroucé ne laisse en voye
Le baston. Le puissant foudroye
Se courrouçant d'authorité.
Que nul à bon droit te haïsse.
Rigueur approche de iustice.
Pren mal aise, l'aise prendras.
Ce qui ne peut changer, supporte
Et ne t'en plains. De ce qui porte
Changement, estat ne feras.
Bien peut se cacher non s'éteindre.
Pour delaissé tu ne dois plaindre
Cela qui n'est qu'entrelessé.
Le beau dessein, bien qu'il demeure,
Pourtant ne faut dire qu'il meure :
L'honneur foulé n'est oppressé.
Nouueau los, le vieil los remonte :
Blâme frais l'honneur vieil démonte.
L'honneur d'indigne est deshonneur.
Bon renom luit mesme en cachete.
L'honneur est de grand garde et guete.
Le grand thresor que c'est l'honneur!
Ce mal est de tous maux le pire
Où l'offensé n'ose mot dire.
Tout malheur se croit de leger.
Qui gaigne et gaignant se diffame,
Il perd : c'est vn honneste blâme
Pauure estre dit bon ménager.
En cueur attristé ne te fie.
Souffrir à douloir remedie.
Tourment fait mentir l'innocent.
Le mal de l'ennemi soulage

Le mal de qui reçoit outrage.
Le mal qui fait bien on ne sent.
Ce qui plaist à tant, à grand' peine
Peut se garder. Le cheueu meine
Sa petite ombre auecques luy.
Coupable craint de comparoistre :
Quoy que petit il le vist estre,
Le sage craint son ennemy.
Qui tousiours craint, se rend coupable.
Au mal qui n'est point euitable
C'est grand folie en auoir peur.
Qui craint ruine, la ruine
Tost ne l'accable ny ruine:
Qui ne la craint tombe au malheur.
O quel malheur vieillir de crainte!
L'homme qui craint dauant l'atteinte,
Est doublement de maux attaint.
Moins est que le valet le maistre
Qui craint ses valets. Bien doit estre
Leger le sommeil où lon craint.
Maiesté sans force n'est seure :
De mal-auis malheur demeure.
Aise et mal se suiuent de pres.
Tant ne vaut victoire esperee
Que la bonne paix asseuree :
Appaise Dieu : commence apres.
Nul grand estat de paix n'a ioye :
Car si dehors il ne guerroye,
L'ennemi trouue en sa maison.
De trop d'aise la negligence :
De négligence l'insolence :
D'insolence maux à foison.



O Deesse de grand' puissance
A qui rendent obeissance
Les habitans du monde bas:
Toy qui es tout aussitost preste,
Comme de les hausser au feste,
De les ietter du haut en bas.
O toy, qui maistresse te ioués,
A faire les sceptres des houës,
Tirant le pauure du fumier:
Qui renuerses en funerailles
Les grands trionfes des batailles,
Perdant leur orgueil coustumier.
Le craintif ouurier de la terre
Deuotieux te vient requerre:
Le Portugois, qui ses vaisseaux
Met sur la mer en equipage,
Pour faire auare vn long voyage,
Te doute, O la Royne des eaux.
Le Saxon pistolier horrible,
Le Turc Tyran archer terrible,
L'Espagnol fin et valeureux:
Les Citez en toutes contrees,
Et les Roynes de peur outrees,
Et les Roys te craignent pour eux.

Que d'vn pié vangeur par iniure
Tu n'abates la fierté dure
Du pilastre planté debout :
Que le peuple par chauds alarmes
N'émeuue le repos des armes
Pour troubler l'empire par tout.
Tousiours la necessité forte,
Qui demarche dauant toy, porte
Ses gros cloux en sa main de fer,
Et brandist la barre cruelle,
Et iamais ne s'esloignent d'elle
Les outils des bourreaux d'enfer.
Bonne Esperance et la Foy rare
Peu souuent d'auec toy s'egare,
Couuerte d'un blanc vestement :
Combien que, laissant ennemie
Des puissans la douteuse vie,
Toy, tu changes d'accoustrement.
Mais le vulgaire variable,
Et l'amie non guiere stable,
Arriere esloignez s'en iront :
Lors que le vin est à la lie
Les amis de la compagnie
Cauteleux se departiront.
O Deesse vien secourable :
Et fay le mutin miserable,
Qui s'éleue contre mon Roy.
Contre le felon fauorise
De mon iuste Roy l'entreprise,
Et chasse des siens tout effroy.
O la honte de nos furies !
O l'horreur de tant de furies

De Citoyens à Citoyens!
Quelle façon d'indigne outrage
Ne court forcenant de nostre âge
Contre le droit de tous liens?
L'hoste desloyal vend son hoste:
Ce temps maudit des maris oste
Et rompt la saincte liaison:
Rien n'a valu le nom de Pere,
Ny de fils : rien le nom de Frere,
Pour garantir de la traison.
Où ne s'est elle débordée
Nostre jeunesse outrecuidee?
Où a t elle eu dauant les yeux
De Dieu vangeur la bonne crainte,
Si bien qu'elle se soit rétreinte
De profaner les dignes lieux?
De quels temples la place pure
Ont-ils sauué de leur ordure,
Qu'ils n'ayent méchamment souillé?
Et quelles personnes sacrees
N'ont-ils (les perdus) massacrees?
Quel Sepulchre n'ont-ils fouillé?
Des morts, aux caueaux des Eglises
A sac par sacrilege mises,
Ils ont troublé le saint repos :
Et les reliques tant prisees,
Arrachant des chasses brisees,
Aux chiens en ont ietté les os.
Des deuotieux monasteres
Ils ont faict deserts solitaires
Le troupeau deuôt banissans :
Les vierges à Dieu dediees

Ont incestement mariees,
Des vœux le respect honnissans.
Faisant ieu de grandes malices,
Ont renuersé les edifices,
En l'honneur divin consacrés :
Dont les deplorables ruines
De leurs impietez malines
Sont les monuments execrés.
Mettez fin, Engeance execrable,
A telle rage miserable,
Ouuriere de tant de mesfaits :
Souls et las de vostre mechance,
Cessez par cruelle vengence
D'expier forfaits de forfaits.
O Dieu dors-tu? quand le pariure
Orgueilleux en son ame impure,
Braue l'innocent outragé.
Le déloyal hautain prospere :
Les Bons (desquels tu te dis pere)
Quittent leur païs sacagé?
La haue langueur de famine
Le peuple des champs extermine,
Fuyant de son maudit labeur :
Qui banni de sa maison erre
Et queste en estrangere terre,
S'accable d'vn dernier malheur.
La guerre abat l'honneur des villes,
Aneantist des loix ciuiles
La crainte par impunité :
La fiere ignorance authorise,
Les bonnes arts defauorise,
Manques du loyer merité.

Dieu t'ennuis tu de ton ouurage?
  Veus-tu bastir vn nouuel âge
  Ruinant le siecle peruers?
  Les saisons vont desaisonnees :
  Le cours dereglé des annees
  Se fouruoye errant de trauers.
En Ianuier contre la coustume
  L'air de flambans éclairs s'allume :
  Nous auons le tonnere oui
  En Auril et May pesle-mesle.
  L'orage, la neige et la gresle
  Tout plaisir ont éuanoui.
De l'hyuer l'oisiue froidure
  Outre son terme prefix dure,
  L'espoir du printemps retardant :
  Les fruits en la fleur auortee
  Fraudent leur ioyeuse portee
  Dauant la montre se perdant.
C'est que la terre débauchee
  A la Deyté recherchee
  Cesse de rendre vn sainct deuoir.
  Les mortels les grans Dieux irritent,
  Et mal deuôts plus ne meritent
  De sentir leurs graces pleuuoir.
Mais le Ciel courroucé menace
  Des humains éteindre la race.
  Vn Comete plein de terreur
  De rayons malins nous regarde,
  Qui soufrete et famine darde,
  Peste, gast, meurdre, et toute horreur.
O vray Dieu si nous pauures hommes,
  L'ouurage de tes mains nous sommes:

Si tu es tout bon, tout puissant :
Si tu veux et tu peux bien faire.
D'vn œil clement et salutaire,
Voy-voy ton peuple perissant.
Les Mahometans infidelles,
Tartares, Turcs ames cruelles,
Veus-tu les auoüer pour tiens?
Es-tu leur Dieu Pasteur et maistre,
Que tu les vois florir et croistre
Baissant l'honneur des Chrestiens ?
Qui de haine et rancueur meurdriere
De tes loix ne se chalans guiere,
Maudits s'entreuont guerroyant :
Voire ceux d'vne mesme terre
Pour ton nom s'entrefont la guerre :
Et tu les vois, ô Foudroyant ?
Ie ne croy que tu puisses prendre
Plaisir à voir le sang répandre
Des tiens par les tiens dehachez :
Ton honneur tres-saint tu ne laisses
En garde à des mains vangeresses
Des cruels de meurtre entachez.
La Paix bonne et l'Amitié belle
(Non haine et discorde mortelle)
Accompagnent ta Royauté :
Doncque bon Dieu nos cueurs inspire
D'vn meilleur esprit : et retire
Nos mains de toute cruauté.
Empesche nos erreurs de croistre :
Fay que tous puissions te cognoistre,
Si ta grandeur nous le permet :
Ou garde que par ignorance

Ne nous perdions à toute outrance,
Mal qui sous ton nom se commet.
Par ta saincte et clemente grace
De nos fils amende la race,
Ramenant vn siecle plus doux:
Repurgeant nos pechez, émonde
Le plant vicieux de ce monde:
Oste l'ensanglanté courroux.
Des peruers le dessein foudroye:
La ieunesse à la vertu ploye:
Aus vieux donne vn doux reconfort.
Ta clairté sur mon ROY rayonne.
Fay qu'vn bon conseil l'enuironne,
Le tenant droiturier et fort.
Fay que ma chanson veritable
Soit dauant mon Prince agreable:
Fay qu'il maintienne la vertu:
Et de la langue flateresse,
Qui me tasche offenser traitresse,
Mousse le tranchant rabatu.
Ainsi par concorde assuree
La Royne leur Mere honoree,
Puisse voir en prosperité
De ses fils le Royal lignage
Florir, tous viuans vn long âge:
Moy iouyr du don merité.

FIN.

Garre l'eau. Dieu quelle ciuette!
Qui le manche par depit iette
Apres sa congnee, il est fou?
Tost ou tard. Le meilleur au pire.
Bien eschapé ne se peut dire
Qui traine encore son licou.
Ailleurs : autre prunier secoue.
A la fin qui par trop s'y ioue,
Il se fait bien mordre à son chien.
Couchon à tout : ou double ou quite.
Veincre ou mourir. Il perd qui quitte.
Qui craint ne gaigne iamais rien.
Rempars de bon fer, non de terre.
Plante, basti : ne fay la guerre.
Que chacun fist bien son métier!
Il va pluuoir : serre ton linge.
Singe, tu seras tousiours Singe.
Luy fut Euesque, et puis Meunier.
Bonne lame sans vne paille!
Garde qu'au besoing ne te faille.
Ce n'est pas or tout ce qui luit.
En cent ans baniere ciuiere.
O que de couteaux de tripiere!
L'aueugle vn aueugle conduit.
A quatre deniers la hottee.
La Lisse fait tost sa portee :
Aueugles naissent les chéaux.
Au ris, le plus hatif s'échaude.
Rouge paillard, palle ribaude.
On donne des brides à veaux.
Tout l'Esté chanta la Cigale :
Et l'hyuer elle eut la faim vale :

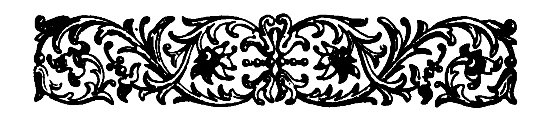
Demande à manger au Fourmi :
Que fais-tu tout l'Esté? Ie chante.
Il est hyuer : dance faineante.
Appren des bestes mon ami.
Plus y perd, qui ha plus de honte.
Le Loup ne prend iamais par conte.
Pays gasté n'est pas perdu.
Vne main tire et l'autre file :
Le couteau, le couteau afile :
En payant quite s'il est deu.
Ou chaud ou froid : ou lâche ou lié.
Tu as beu le bon, boy la lie.
Soy bon ou vau-rien tout à fait.
Viure, n'est sinon vn passage.
Au sortir des plaids lon est sage.
Prou de parolles, point d'effet.
Ne gosse en choses d'importance.
Des maulx passés la souuenance
Donroit vn plaisir meruellieux!
Mille chagrins pour vne ioye.
Qui ne voudra rompre, qu'il ploye.
Dieu punira les orgueilleux.
Qui à batre se veut ébatre,
Trouue en son chien de quoy le batre.
Semblables mœurs font l'amitié.
En Mars ou Auril seront Pasques :
Poissonnieres fi de vos caques.
Qui n'oit ne voit c'est grand pitié.
Faut tous mourir pour vne pomme.
O Femme tu fais trop de l'homme.
La Truie songe tousiours bran.
Tousiours ne durera la guerre.

Enuieux est l'erre sus l'erre.
Où n'y ha feu que sert l'escran ?
Tout tant que l'homme sage entasse,
Fol heritier le desamasse.
Aquerir et iouir sont deux.
A mont à vau mal va le peautre
Là où lon s'atend l'vn à l'autre.
N'aten d'autruy ce que tu peus.
Le Lyon et l'Ours se liguerent :
Vne proie ensemble questerent :
La prennent : en sont en debat :
Le Renard leur querelle auise :
A l'emblee emporte leur prise :
La mange durant leur combat.
Tel foire de peur qui menasse :
Tel ha le bon droit qui le passe :
Tel ha bon bruit qui rien ne vaut.
Loup s'enfuit tandis que chien chie
Noel vient tant noel on crie.
A qui veut assez, rien ne faut.
Qui rit le matin le soir pleure :
Pour payer tout vne bonne heure.
Coc chante ou non, viendra le iour.
Vn grand feu sourd d'vne bluette.
Par vn trou la digue est defette.
La mule perd l'emble au seiour.
Tant qu'il se taist, le fol est sage.
Bien à son aise l'homme nage,
A qui lon soustient le menton.
Sage le Iuge qui tard iuge.
L'arc en ciel creins-tu le deluge ?
Mains et temps font le peloton.

Il étreint peu qui trop embrasse :
  Qui plus se haste s'embarasse :
  Qui veut bon chien il le nourrist.
  Qui peut soufrir veinqueur demeure.
  Tout vient à tems qui attend l'heure.
  Tant grate Chieure que mal gist.
Qui tient la poesle par la queue,
  Ainsi comme il veut la remue :
  L'oste du feu : la met au feu :
  Fricasse comme bon luy semble.
  Vn os à deux mastins ensemble,
  Combien qu'il soit gros, est trop peu.
Le batu payera l'amande.
  Celuy qui nous doit nous demande.
  C'est la fau qui paye les prez.
  La faim le Loup hors du bois chasse.
  Le trauail qui plaist tant ne lasse.
  Autant des tondus que des rez.
De hannetons la bonne annee.
  Ie hay la beauté profanee.
  Ce qui est rare ha plus de prix.
  Le doux refus l'appetit donne.
  Le don qui à tant s'abandonne
  Trop difamé tombe à mépris.
Le plus foulé c'est toujours l'hoste.
  Que cette verminaille on oste :
  Car l'vn meurt de quoy l'autre vit.
  A cheual vient la maladie,
  Retourne à pié. Que Dieu maudie
  Le mal que la peste suiuit.
Le trionfe par vaine gloire
  Ne chante dauant la victoire.

Laisse le cham, male herbe y croist.
Feste il est pour qui n'a que faire,
Rane veut le bœuf contrefaire.
Au mal ha pis qu'il ne paroist.
Iadis la tortuë maufette
Pressa l'Aigle qui la reiette,
De la faire voler en l'air.
Par force il l'emporte, et la lasche.
D'en haut elle fond, et s'écache,
Paiment d'auoir voulu voler.
Vn Cerf borgne d'vn œil, viande
Du long d'vne riuiere grande.
L'œil borgne il tenoit deuers l'eau.
Sus la terre du bon œil guette,
D'où plus il creignoit qu'on l'aguette.
Par le fleuue auale vn bateau :
Vn arbalestrier de là tire
Au cerf vne tranchante vire,
Qui les costes luy trauersa.
Mal ne luy vient d'où se defie,
Mal luy auient d'où plus se fie :
Et d'où moins de mal il pensa.
Vn autre Cerf fuit l'enceinte
D'aucuns veneurs : et par contreinte
Dans la cauerne s'est ietté
Du fier Lion qui le dessire.
En vain d'vn malheur se retire
Qui tombe dans l'autre apresté.
Tous courent : mais hors de la voye
De biens mal acquis courte ioye.
Il perd qui gangne par méfait.
Tistre te faut la toile ourdie :

Rien n'entrepren à l'estourdie.
Commencement est demi fait.
Regarde dauant et derriere :
Au Soleil ne porte lumiere.
Ne verse de l'eau dans la mer.
Freslon la Cigale n'appelle
Au prix de la chanson plus belle.
Veux-tu cueillir? te faut semer.
Dauant que de tirer emorche.
Dauant que d'egorger n'ecorche.
Ne crache pas contre le vent.
Vn chien qui se perd et detache
Auecque des tripes n'atache,
Ou tu le chercheras souuent.
Sote beauté, fole richesse,
Malin sçauoir, lasche noblesse,
Prince ignorant, tout n'en vaut rien.
Pourri dedans sous belle montre.
Au poisson à nager ne montre.
Le lieure pelisse le chien.
Soit il honni qui mal y pense.
La vieille rosse encore danse.
O beau muzequin qui tant vaux!
Mais n'est-ce pas vn grand dommage
Que le maistre n'en est plus sage?
Le fein aux chiens, l'os aux cheuaux.
Qui se sent morueux qu'il se mouche :
A rien de sacré ie ne touche.
Qui ne m'entand ie ne m'entan.
Reprenez qui sçauez reprendre.
Apprenez qui pouuez apprendre :
Ie parle des neiges d'antan.



A MONSIEVR DE VILLEROY

SECRETAIRE D'ESTAT.

Quand ie pense au diuers ouurage,
Où i'ay badiné tout mon âge,
  Tantost epigrammatisant,
  Tantost sonnant la Tragedie :
  Puis me gossant en Comedie,
  Puis des amours Petrarquisant :
Ou chantant des Rois les louanges,
  Ou du grand Dieu le Roy des Anges
  Apres le Roy Prophete Hebrieu :
  Ores en metre, ores en ryme,
  Pour m'honorer de quelque estime,
  Mes vers semant en plus d'vn lieu,
Ie ri de ma longue folie,
  (O Villeroy, de qui me lie
  L'amiable et nette vertu)
  Et ie di voyant ma fortune,
  Maigre s'il en fut iamais vne,
  Ie suis vn grand Cogne festu :

Qui cogne cogne et rien n'auance.
I'ay trauaillé sous esperance.
Les Rois mon trauail ont loué,
Plus que n'a valu mon merite.
Mais la recompense est petite
Pour vn labeur tant auoué.
Puis que ie n'ay crosse ni mitre :
Puis que ie n'ay plus que le tiltre
D'vne friuole pension,
Bonne iadis, auiourdhuy vaine:
Qui m'emmuselle et qui me meine
Pour m'acabler de passion.
Donques le mieux que puisse faire,
C'est me tromper en ma misere,
Maladif pauure que ie suis.
Voire au milieu de mon martire
Me faut essayer la Satire.
Souffrir et taire ie ne puis.
Tout le premier essay ie trace
Sur vn discours ioyeux d'Horace,
Patron satiric des Latins.
Depuis d'vne façon nouuelle,
En des vers que Mimes i'appelle,
I'ose attaquer les plus mutins.
Garre la mouche Satyrique.
Il faut que des coyons ie pique:
Mon poinson ie vas éguisant.
A petit bruit la guespe vole :
Mais quand elle pique, elle affole,
Tant est son piqueron cuisant.
Ie ne sçay que trop de nouuelles.
Tu es mort si tu les reuelles.

Aussi bien suis-ie pis que mort.
Qui perd l'espoir il perd la creinte,
Et toute reuerence éteinte.
Il meurt qui vit et se remord.
Ceci n'est rien que de l'ointure.
Ie leur appreste vne pointure
Que ie laisseray dans le vif.
I'ay flaté : i'ay gasté l'enfance :
I'ay nourri l'orgueil d'ignorance.
Ostons-nous de l'ombre de l'If.
Ainsi qu'au vin, en la colére
La verité se monstre clére.
Ie vise ailleurs, et tire ailleurs.
O mechant Loup l'âge t'empire.
Dieu vueille que deuienne pire
En faisant les autres meilleurs.
Le viel Lyon lent à la queste
Est vne dangereuse beste :
A rien il ne sçait pardonner.
La campane dessus la queuë
Du cheual qui mord et qui rue
Auertist de s'en détourner.
La male faim ma dent aiguise.
Il faut qu'à quelqu'vn il en cuise,
Qui tost ma faim n'appaisera.
Au chien qui d'aboyer s'égueule,
Iettez vn bon os en la gueule,
Incontinent il se téra.



Long temps ha que suis aux écoutes.
I'ay sur le cœur certaines doutes
Que ie vous diroy volontiers:
Mais ie crein, et parler ie n'ose.
Qui parle ici? est-ce toy Chose?
Parle : nous n'auons point de tiers.
Mon maistre, la plus part des hommes
En nos vices fermes nous sommes,
Ne pouuans nous en demouuoir :
L'autre part, qui aime le change,
Puis au bien puis au mal se range,
Vn mesme ne se laissant voir :
Voici Pontin qui sur l'estrade
En longue robe se panade,
La cornette à l'entour du cou.
Le voila chez la Balafree
Qui cherche la belle Geofree,
Et fait le ieune et fait le fou.
Puis le voyla qui, quoy qu'il couste,
En veut sçauoir : et prend pour houste
Barbatognas. Oit les leçons.
Va furetant chez les Libraires
Les liures les moins ordinaires :
S'en fait maistre en toutes façons.
Le voici qui soudain s'en fasche:
Frisque et mignon s'enamourache
De quelque muzequin friand.
Aux festins, aux quais, à la messe,

Ne perd de veuë sa maistresse,
Qui doit le pincer en riant.
Guerin auoit la disiontade :
Mais tant aima la condemnade
Qu'il retint vn homme apointé
Qui vn pas de luy ne s'écarte,
Et pour luy manioit la carte,
Tant à son ieu fut arresté.
Mais d'autant que plus il s'arreste
Au vice qu'il a dans sa teste,
D'autant il est moins turbulent,
Et pour moins malheureux il passe,
Que l'autre qui d'vn fait se lasse,
Tantost flac et puis violant.
Et bien Chose veux-tu pas dire
A quoy c'est que ton propos tire?
C'est à toy (di-ie), c'est à toy.
Comment à moy? dy méchant homme.
Ecoutez et vous orrez comme :
Puis vous serez contant de moy.
A tous propos comme admirables
Du vieil temps les façons louables
Tu nous rechantes les louant.
Mais si Dieu t'offroit de renaistre
Au temps tout tel qu'il souloit estre,
Tu chirois tout desauouant.
Ou c'est, que tout tant que nous vantes
Par faux semblant tu le nous chantes,
Et tu penses tout autrement :
Ou c'est, qu'osant bien entreprendre
La raison tenir et defendre,
Tu la maintiens trop laschement.

Et comme vn asne dans la bourbe
  Tu es au milieu de la tourbe,
  Si bien que ne t'en peux rauoir :
  Et combien que tu le désires,
  En t'efforçant en vain tu tires
  Au bourbier où te faut rechoir.
Es-tu courtisan? Tu souhettes
  Ta maison. Et puis tu regrettes
  La Cour, te trouuant seul chez toy.
  Es-tu aux champs? tu veux la ville.
  En la ville, ô ame labile!
  Quand seray-ie aux champs à requoy?
Si tu n'es du festin : A l'heure
  Tu dis ta fortune meilleure
  De manger sobrement à part.
  Es-tu conuié de la feste?
  Tu t'en viens nous rompre la teste.
  Torche, robe, tant soit-il tard.
Criant tu vas à la lipee.
  L'ecornifleur, qui sa soupee
  Perd affamé, quand tu t'en vas:
  Dieu sçait comment c'est qu'il t'acoutre,
  Grommelant et laschant tout outre
  Des mots qu'il ne te diroit pas.
Ie suis friand, ie le confesse.
  Ie le veux bien. Et bien qu'en est-ce?
  Voire poltron et delicat.
  Quand le parfum de ces cuisines
  Me vient donner dans les narines,
  Ie me laisse tomber à plat.
Puis que donc tu es cela mesme
  Que ie suis, ô folie extréme!

Voire beaucoup pire. Pourquoy,
Auecques fieres contenances
Fais tu ces graues remonstrances,
Comme si valois mieux que moy?
Mais si en tes faits à l'espreuue
Plus fou que ne suis lon te treuue,
(Ie di que moy qui à toy suis
A vingt souls par mois) ne m'empesche
Qu'en trois mots ie ne te depesche:
Autrement ferme moy ton huis.
Là, boute : acheue donc ta verve.
Ie prie à Dieu qu'elle te serue :
Car c'est vn petit sermonnet,
Que i'ay recueilli de Caresme,
Fait et rapporté tout de mesme :
D'vn discours de Marionet.
Par l'auis de toute l'escole
Des plus sçauans; vne ame est fole
Qui éloignant la verité
Suit le faux. Par ce formulaire
Les plus grands et le populaire
Tiltre de fouls ont merité.
Nul ne s'en sauue que le sage.
Tout le reste, forcene, enrage,
Court les chans. Ou (pour dire mieux)
Comme dans vne forest grande
Vne grand' tourbe se debande
Du droit chemin en diuers lieux.
Qui deça qui dela fouruoye,
Et nul ne tient la bonne voye :
L'vn court le bas, l'autre le haut:
L'vn à destre, l'autre à senestre.

Au bon chemin tous cuident estre :
Et qui mieux pense aller, il faut.
Vne commune erreur les meine,
Qui les abuse, et les pourmeine
Diuersement par la forest.
Si tu es fou c'est en la sorte.
Porte haut la marote, porte :
Qui te dit fou, luy mesme l'est.
Vne espece y a de folie
Qui regne en ceste humaine vie,
De gens qui craignent de broncher
En beau chemin : Qui fouls s'effroyent
De feux et d'eaux que point ne voyent,
Mourans de peur d'y trebucher.
Vne autre sorte est en vsage
Bien diuerse et de rien plus sage,
Qui à trauers rochers et feux,
A trauers estangs et riuieres
Brusque se donne des carrieres,
Sage à luy, pour tous furieux.
Bien que sa maistresse ou sa mere
Sa sœur ou sa femme ou son pere
Ou ses amis luy crît tout haut,
Garde : voyla vne grand' fosse.
Plus pres de luy la voix on hausse.
Plus il est sourd, moins luy en chaut.
D'erreur à ceste-cy pareille,
(Que nul de vous s'en émerueille)
Le commun des hommes se deut.
Carcasset est fou qui s'endette,
A fin d'auoir dont il achette
Cent mille anticailles qu'il veut.

Son vsurier qui l'accommode
Est-il pas fou d'vne autre mode?
Si ie te disoy maintenant
Te contraignant quasi le prendre.
Pren cet argent à iamais rendre,
Serois-tu fol en le prenant?
Ne serois-tu fol de nature
Si refusois telle auanture
Qui se presente à ton besoing?
Si, tres bien ses besongnes faire,
C'est estre sage : et le contraire,
C'est estre fat, n'en auoir soing.
Boguin est bien fort habile homme,
Qui ne donroit pas vne pomme
Qu'il n'en sçeut r'auoir son denier.
Et Fabi c'est vne grand' beste
Qui iour et nuit se romp la teste
A rimailler. Le sot mestier!
I'ordonne qu'il entre en la dance,
Quiconq' aime trop la bobance:
Qui meurt de male ambition :
Qui pallist de haue auarice :
Ou se trauaille du sot vice
De froide superstition.
Là tous. Que chacun prenne place
En ce pendant que ie rebrasse
Ma manche, à fin de vous prouuer
Dessur le propos où nous sommes,
Qu'auiourdhuy d'entre tous les hommes
Ne se peut vn sage trouuer.
Mais ceux que sur tous ie déplore,
A qui deux drachmes d'Ellebore

Plus qu'aux autres faut ordonner :
Voire à qui faut (pour leur suffire)
Toutes les isles d'Anticyre,
Où croist l'Ellebore, donner :
Sont les malades d'auarice
(D'impieté mere nourrice)
Qui ne croiront autre malfait,
Sinon que leur tas diminuë :
Et pourueu qu'il leur croisse à veue,
Estiment vertu le forfait.
Et penseroyent vne grand' honte,
Quand viennent à faire leur conte,
Y trouuer faute d'vn denier.
Car (ce disent-ils) toute chose
Au bien de l'Auoir se postpose :
Qui ne l'ha marche le dernier.
Honneur, vertu, la renommee,
Suit richesse tant estimee.
Ce qui est humain et diuin
Ploye sous richesse la belle :
Lon se fait tout auecques elle.
Qui l'ha dedans son magazin,
Il sera noble, il sera sage,
Iuste, vaillant, de grand courage,
Tout ce qu'il voudra souhetter :
Il sera Roy si bon luy semble.
Amasse amasse, assemble assemble,
Sans iamais de rien te hetter.
Mais qu'est-ce que nous deuons dire
D'Aristippe que lon admire,
Quand il feit ietter à ses gens
L'or qu'ils portoyent en vn voyage,

Pour ce qu'ils tardoyent sous la charge,
A son gré trop peu diligens?
Qui est le plus fou, ie vous prie,
De ces deux? Il faut qu'on en rie:
Mais garde bien toy qui t'en ris,
Si dès propos ie ne m'écarte,
Que dauant que le ieu departe
Toymesme ne t'y trouues pris.
Si quelcun d'humeur fantastique,
Qui ne sçait ne chant ni musique,
Resserre Epinettes et Luts:
Si vn, qui est greué peut estre,
A piquer cheuaux mal adestre,
Se monte de cheuaux éleus.
Quand vn, qui n'a sillon ni terre,
Charruë et bœufs: Qui hait la guerre:
Vne armurerie achetroit.
Si, qui n'entend le nauigage,
Dressoit de naufs vn equipage,
Que iamais en mer ne iettroit.
Nous qui pensons que sages sommes,
Ne dirons-nous pas de ces hommes
Qu'ils seroient fouls et hors du sens?
Ie croy, selon droit et iustice,
Que pour tels, chacun en son vice,
Nous les iugerions d'vn consens.
Mais de quoy est-ce que differe
De ceux-ci le riche en misere,
Qui amasse escus et ducats,
Et n'en sçait vser, mais en crainte,
Comme à chose beniste et sainte,
N'oseroit toucher à son tas?

Si quelcun auec vne gaule,
  Qu'il auroit tousiours sur l'espaule,
  Autour d'vn monceau de fourment
  Guette sans que l'œil luy repose:
  Et mourant de male faim, n'ose
  En tirer vn grain seulement:
Mais viuant d'vne sorte estrange
  Des herbes et racines mange.
  Ou si dedans sa caue il ha
  Des meilleurs vins de toute sorte,
  (Que par mer ou terre on apporte)
  Mille poinsons qu'il laisse là:
Et iamais du bon il ne tire :
  Et s'abreuuant tousiours du pire
  Rien que l'aigre et poussé ne boit.
  Ou bien, si vn qui de dix passe
  Soixante ans, sur vne paillasse
  Plus vieille que luy se couchoit.
Ayant et licts et bonnes mantes,
  Qu'il laisse là moisir puantes,
  Et manger aux tignes et vers :
  Bien peu diroyent qu'il n'est pas sage.
  C'est qu'en la plus part de nostre âge
  Les hommes sont ainsi peruers!
C'est la commune maladie!
  Vieupenard, que Dieu te maudie,
  Ennemy de Dieu et des Saincts!
  A fin qu'vn (auolé peut estre)
  S'en donne au cœur ioye estant maistre,
  Toy, d'en auoir faute tu crains?
Quand haulseras ton ordinaire,
  De tout ce qui n'est necessaire,

Par chacun iour t'eslargissant,
De combien au bout de ta vie,
Ta faim et ta soif assouuie,
Ton tas iroit appetissant?
Mais comme tres bien tu merites,
Entre les tignes et les mites,
En toute ordure et puanteur,
Telle vie telle fin acheue:
Et ne soit elle encore bréue
Pour faire plus long ton malheur.
Ores que rien ne leur defaille,
Pourquoy est-ce que lon tiraille
Pinçant pillant à toutes mains,
Par faux serments et témoignages.
Par rapines et par outrages,
Faisants des actes inhumains?
Es-tu sage en ces violences?
Mais si à ietter tu commences
Des pierres dessur les passans,
Tous les enfans qui par les rues
T'auiseront comme tu rues,
Diront que tu es hors du sens.
Puis donnant au Diable ton ame,
Quand tu fais étoufer ta femme,
Quand fais ton frere empoisonner,
As-tu lors la ceruelle saine?
Ton auarice à mal te meine,
Qui te fait si mal raisonner:
Que les biens au deuoir preferes,
Pourueu que faces tes affaires
Redoublant tes successions:
Oubliant, et de Dieu la creinte,

Et l'honneur de toute loy sainte,
Et des bonnes affections.
Tu ne veux confesser au reste,
Qu'aussi fou comme fut Oreste,
Ta Clytemnestre as massacré.
Penses-tu qu'apres il forcene,
Et qu'il eut la teste bien saine
Dauant le meurtre perpetré?
Doutes-tu dauant la turie,
Que d'Enfer la fiere furie
Ne l'epoinçonnast au forfait?
Tant s'en faut. Ainçois depuis l'heure
Que du tout sa rage on asseure,
En rien d'enorme il n'a meffait.
Ni n'a blessé son bon Pylade,
Quand son esprit fut plus malade.
Ni Electre sa bonne sœur.
Sans plus vn peu les iniurie
Les appelant, Elle Furie:
Luy, ce que fait dire son cœur.
Dedans Rouan la bonne ville
Fut vn taquin nommé Fainuille,
Pauure de l'or et de l'argent
Qu'il auoit en grande abondance:
Car ne mangeoit que du lard rance,
Et du pain de blé tout puant.
Et si ne beuuoit qu'aux dimanches,
Ou du trancheboyau d'Auranches,
Ou du colinhou verdelet:
Les autres iours de la semeine
Il beuvait de la biere pleine
De vers groulans au gobelet.

Il va tomber en maladie
D'vne pesante lethargie,
En laquelle estoit assommé
Tellement, que desia de ioye
Son heritier fripe, et s'émoye
Où son argent est enfermé.
Prend les clefs : des coffres s'assure.
Le Medecin (qui luy procure
Sa santé) loyal, diligent.
Cherchant moyen de le remettre,
Fait dauant luy des tables mettre,
Et les couurir d'or et d'argent,
Qu'on luy répand à son oreille,
A son nez. Le son le reueille.
Il reprend vn peu ses esprits.
Et le Medecin qui le traitte
Luy dit : Or sus toymesme guette :
Autrement tout te sera pris.
De mon viuant! en ma presence!
S'écria le vilain qui pense
Estre mort. Si viure tu veux,
Veille et ne dôr : mais pour reprendre
Force et vigueur, il te faut prendre
Cet orgemondé sauoureux.
Orgemondé? Qu'est-ce qu'il couste?
Peu : Six blancs. Le coust m'en degouste,
Ah! ie voy que suis ruiné.
Autant vaut que la maladie
M'acheue, qu'ainsi pour la vie
Mourir larciné rapiné!
Qui donques ha la teste saine?
Celuy qui en rien ne forcene.

Qu'est l'auare? vn fol insensé.
Quoy? si quelcun n'est point auare,
Est-il soudain sage sans tare?
Non. Pourquoy? Voy, ce que i'en sçay.
Pren le cas que Fernel te die,
Son poumon est sans maladie.
Le patient est donque sain
Pource qu'il n'est pas pulmonique?
Nenni : mais il est hydropique,
Et faut y pouruoir bien soudain.
Aussi, de quelcun pourras dire,
Il n'est taquin. En Anticyre :
Ce n'est qu'vn vain audacieux.
Ou que perdant ton bien, le iettes,
Ou l'espargnant tu ne t'en traittes,
Lequel est-ce qui vaut le mieux?
Que Dieu pardoint au bon Vicomte
Qui du vray bien fist tousiours conte :
Quand pres de sa fin il se vit,
Deux fils qu'il auoit il appelle,
Et cette remontrance belle
Pour le dernier adieu leur fit.
Baron, depuis que dés l'enfance,
En toi ie prins apperceuance,
Que portois noizilles et noix
Et des mereaux en tes pochettes,
Pour t'en iouer en des fossettes,
Et que volontiers tu donnois.
Et toy Chastelain, au contraire
Ie te voyois à part retraire,
Et là songeard t'entretenir :
Ne rien donner et tousiours prendre :

Conter tes bobeaux : les reprendre
Si tu sentois quelqu'vn venir.
I'eu peur que dans vostre ceruelle
L'inclination naturelle
Ne fist vne forcenaison,
Qui vous menast bien discordante,
Chacun par voye differente,
Tous deux dehors de la raison.
Toy, Chastelain, que ne suiuisses
De Filisque les vilains vices,
Maussade, peruers, inhumain.
Baron, qu'à Norbin ne semblasses.
Et Nostredonne t'appellasses
Trop mal soigneux du lendemain.
Par quoy tous deux ie vous adiure
Par le nom de Dieu, qui a cure
Des biens-viuans ou mal viuans :
Ie vous adiure comme pere
Que ie vous suis, qu'ayez à faire
Ces commandemens ensuiuans.
A toy Chastelain ie commande
De ne faire iamais plus grande
La part que ie te donneray.
A toy Baron ie fay defence
De n'amoindrir par ta despence
Le lot que ie t'ordonneray.
Qui plus est, ie vous admonneste
Que iamais dedans vostre teste
N'entre la vaine ambition.
A la Cour nul de vous ne hante :
Le premier qui la Cour frequente
I'exclu de ma succession.

Bon Vicomte, Dieu te benisse.
  Tu sçauois que c'estoit du vice:
  Tu cognoissois bien la vertu.
  Soyent aussi bons comme leur pere
  Tes enfans en ce bas repere:
  Toy là sus en ioye sois-tu.
Agamemnon, ô fils d'Atree,
  Chef de la ligue et de l'armee
  Des Gregeois contre les Troyens:
  Pourquoy fais tu defense expresse
  D'inhumer Aiax que lon laisse
  Pour estre mangé par les chiens;
Ie suis Roy. Plus ie n'en demande
  Moy particulier. Ie commande
  En droiture et toute equité
  Mais si quelcun ou doute ou pense
  Que ne soy iuste en ma defense,
  Luy loise en toute liberté
Tel qu'est son aduis, le me dire.
  O tres grand Roy! Dieu te doint, Sire,
  Prendre Troye et sauf retourner.
  Donques ie puis, Roy debonnaire,
  Demandes et repliques faire?
  Demande moy sans t'etonner.
Puis que vous m'estes si facile,
  Pourquoi Aiax, apres Achile,
  Le premier preux de tes Gregeois,
  Pourrist-il là sans funerailles,
  Luy, qui vaillant par les batailles
  A sauué les Grecs tant de fois?
Est-ce à fin qu'en reçoiue ioye,
  Priam et son peuple de Troye,

Qui verront sans honneur le corps
De celuy, de qui la proüesse
Ha de la Troyenne ieunesse
Faict maints soldats pourrir dehors,
Hors du sens transporté de rage
Il a fait un sanglant carnage
De mille moutons. Et crioit,
Qu'Vlis le caut son aduersaire,
Et Menelas mon propre frere,
Voire moymesmes il tuoit.
Mais vous mesmes qui estes pere,
Quand menez vostre fille chere
En Aulide deuant l'autel,
Comme si fust vne genice
Pour la macter en sacrifice,
Estes vous sage en acte tel?
Pourquoy ceci? Mais ie vous prie
Qu'a fait Aiax en sa folie,
Quand le bergeail il massacroit?
A sa femme il n'a fait dommage
Ny à son fils : Mais plein de rage
Les fils d'Atré' il execroit.
Il ne fait mal en tout son vice
Ny à Teucer ny à Vlysse.
Quant à mon fait, pour dégager
Les naus dans le port attachees,
Placant les deitez faschees,
Mon prope sang vas engager,
De sens rassis non par manie?
Qui le bien et le mal palie,
Dira qu'il l'a fait par courroux:
Et n'y auroit pas difference

Si lon faisoit la violence,
Ou comme émeuz ou comme fous.
Aiax tuant la bergerie
Qui n'en peut mais, est en furie :
Mais toy, qui pour des tiltres vains
Fais vn forfait, tu es bien sage :
Et trop enflé dans ton courage
Cuides auoir les esprits sains.
Si quelcun, de sa bergerie
Entre autres vne brebi trie,
Son affection y mettant
En si estrange et telle sorte,
Qu'auecque luy par tout la porte
Dans son coche la dorlotant :
Et comme si c'estoit sa fille,
La soigne, l'équippe, l'habille,
Or et ioyaux luy achetant :
Suitte de seruantes luy donne,
L'appelle Beline mignonne,
Vn beau mary luy promettant.
Ie croy moy sans en faire doute
Que chacun crioit, qu'on luy boute
Sur la teste vn chaperon verd.
Et ses parens sur preuue telle
En obtiendroyent la curatelle
Comme d'vn fou tout découuert.
Qui en lieu d'vne brebi nice
Voûra sa fille au sacrifice,
Sera de sein entendement,
Ne le di pas : car il forsene
Qui forfait : et n'a l'ame saine
Quiconq' raisonne faulsement.

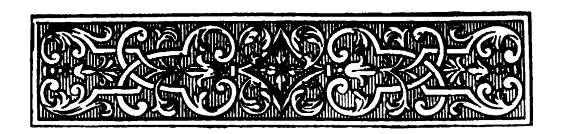
Or dépeschon Norbin asteure,
  Que la débauche ne demeure
  Sans en auoir ce qu'il luy faut.
  Car la raison dit qu'il s'égare
  Aussi bien du droit que l'auare,
  Celuy qui trop prodigue faut.
Norbin de prodigue nature
  Fut fils d'vn pere qui eut cure
  D'en amasser tant qu'il vesquit.
  Ce bon fils de façon galante,
  Mais d'ame vn petit nonchalante,
  A desamasser le vainquit.
Ou bien le Comte, que la creinte
  De la mort en son ame empreinte
  Au dernier supplice a mené,
  Par vne diligence expresse
  Du bon Matignon qui le presse ?
  Mais qui fut le plus forcené ?
Codre, dont la memoire on loũe,
  Qui son cheual et luy deuoũe,
  En sauueté son peuple mis,
  Bien sçachant sa mort asseuree,
  D'ame qui n'est point epouree,
  S'elance dans les ennemis.
Quelcun outré de frenaisie
  Par toutes les Eglises crie :
  O Dieu le Pere, ô Dieu le Fils,
  O sainct Esprit, ô Nostre Dame,
  Mere à Iesus, vierge sans blasme,
  Saincts et Sainctes de Paradis :
Ie ne vous fay qu'vne requeste
  D'vne chose qui vous est preste,

A vous, à qui ceci n'est rien :
Car c'est chose que pouuez faire :
Preseruez moy de la misere
De la mort : Vous le pouuez bien.
Quand il faisoit telle priere,
Il auoit et la vû entiere
Et l'ouï. Mais ie n'eusse pas
Voulu pour chose bien certaine
Vous garantir son ame saine.
Il creignoit trop passer le pas.
Mais parauant que ie me taise,
Pourueu que point ne vous déplaise,
Mon maistre ie vous conteray
D'vne la plus fole des foles,
Du temps qu'on seruoit aux Idoles.
Et ce conte fait me téray.
C'estoit vne mere bigote
De ce temps-là, badine et sote
Qui auoit son vnique fils
Malade de fieures quartaines,
Qui le tenoyent dedans les vaines,
Y auoit des mois plus de six.
O Iupiter le Roy des nues,
Qui les fieures plus incognües
Ostes et donnes quand te plaist,
Si la quarte qui mon fils fasche,
(Dit la Mere) du tout le lasche,
Le premier iour que ieusne il est,
En ton honneur dans la riuiere
Tout nu te payant ma priere
Fera trois plongeons le matin.
Il aduient, ou soit auanture,

Ou soit du medecin la cure,
Que la fieure quarte prend fin.
Plongeant son fils dedans l'eau froide,
Sa mere le tura tout roide,
Ou sa quarte redoublera.
Quel mal de teste fera faire
Ce mechef à la simple mere,
Bigotise l'y poussera.
Grand merci de la patience
Qu'auez prise, en cette audience
Que m'auez donné si coyment.
Monsieur pardonez ie vous prie
Si dessus l'humaine folie
I'ay retardé si longuement.
Bien qu'en long mon propos ie tire,
Le milliesme ie ne puis dire
Des fadezes du genre humain.
Mais, car il est fou qui s'oublie,
Mon doux maistre ie vous supplie
Mettez icy l'œil et la main.
Parce qu'on dit que tous les hommes
De nature ainsi faits nous sommes,
Qu'vn bissac au cou nous portons,
Poche dauant, poche derriere.
Dauant (c'est l'humaine maniere)
Les fautes d'autruy nous mettons;
Derriere, nous iettons les nostres.
Voyans clair aux pechez des autres,
Aux nostres auons les yeux clos.
Si iamais vous ay fait seruice
Qui vous ait pleu, voyez mon vice
En la poche dessur mon dos.

Ie n'y voy poche ny pochette :
Sont abus. Ou tu es Poete,
Ou bien tu as de l'auertin.
Tous sommes fous. O fous i'ordonne,
Que le grand au petit pardonne,
Car chacun ha son ver coquin.





SECOND LIVRE

DES

MIMES, ENSEIGNEMENTS

ET PROVERBES

DE I. A. DE BAIF

Ioyevse cependant que i'use
Du doux reconfort de la Muse,
Cherchant de tromper ma douleur,
Si ie puis quelque ouurage faire
Qui doiue profiter et plaire.
Quelque bien reuient du malheur.
Le terme escheu, la rente est deüe,
En fin sonne l'heure attendue.
Faites moissons les bleds sont meurs.
Tems de trauail, tems de s'ébatre.
Tems de paix et tems de combatre.
Amandons nos mauuaises meurs.

Vn arbre n'a deux pigriesches,
 Les vieilles font place aus plus freches,
 Siecle sot mét au ciel vn sot.
 De part et d'autre la balance.
 Vn contre tous guiere n'auance.
 Pour la partie c'est vn beau mot.
Le pesant le legier atrape,
 Le forfaiteur qui fuit n'échape.
 Là où le mal, là la main soit.
 Là est la creinte, où reuerence.
 L'aueugle y voit toute aparence :
 L'échalas la vigne deçoit.
Qui sçait cheuaucher qu'il ne chante.
 Ramer il te fault s'il ne vente.
 Pardonne à qui se laisse cheoir.
 Deux ancres sont bons au nauire.
 Du lorier foul la branche on tire.
 Sur le boisseau ne faut s'asseoir.
De rire on meurt : la séme est faite.
 On parle chien : la pierre on iette
 Morse par vn chien enragé.
 Nous mangeons des auls et des féues.
 Faisons ou guerre ou paix ou tréues.
 Peuple enragé, peuple outragé.
Garde ta robe : oste la tache.
 Le mauuais sarcleur tout arrache.
 Bon berger tond, n'escorche pas.
 Etein dans la maison voisine
 Le feu qui chez toy s'achemine.
 Tu creus ton heur et te trompas.
Blanches souris, chiens à rien faire.
 Nous cuidons nous cacher en l'aire :

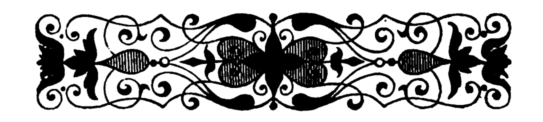
Trop paroist qui montre son cul.
C'est la fin qui couronne l'œuure.
Dedans le muy gist la couleuure.
La beste noire est à l'acul.
Vn maistre fat le valet gaste.
Qui bien le fait, assez le haste.
Du bout des léures nous goustons.
Du bout du nés cela s'éuante.
Du bout des doits l'affaire on tante.
Dauant qu'il soit cuit nous l'oustons.
Poumon fist plus grand' diligence.
Qui s'aide, fortune l'auance.
On a plus de mou que de cueur.
Qui sasse et bien petrist, en mange:
Qui s'aide bien, sort de la fange.
Qui soignera sera veinqueur.
Le bon ouurier met tout en œuure,
Le temps romp tout et tout décœuure.
Le razoir a choqué la queu.
Au poulailler sont les fouines.
Nostre viure n'est plus qu'épines.
Deuenons air, eau, terre et feu.
Le mieux courant glisse à la bouze.
Touts ont pillé l'or de Toulouze.
C'est la victoire de Cadmus.
Les bestes dréssent les oreilles.
Voy l'asne enuelopé d'abeilles :
Ils en reuiendront bien camus.
Feste d'Egypte, Les Belides
En rapportent les cruches vuides.
Vne seule s'en affranchit.
Lyncee en paye le salaire.

Le bien qui reuient de malfaire
Long temps son ouurier n'enrichit.
Le Regnard sçait force cauteles.
Le herisson fuit ruses telles,
Se couure et s'enclost dans sa peau.
Singe aux laqs ne se laisse prendre.
Le Liepard feignant mort s'etendre,
Atrape vn Singe bien et beau.
L'iregne son ré de soy tire.
Peau de Lyon n'y peut suffire,
Adiouste la peau du renard.
Dans vn mortier de l'eau ne pile :
L'vn d'vne part la corde file,
Que l'asne ronge en l'autre part.
Pour me lauer iette et reiette
Dessur moy de l'eau qui soit nette,
Sans ordure me trouueras.
L'eau claire sans nulle souillure
Coulera de ma teste pure,
Telle que tu l'y verseras.
Recours à Dieu : l'ancre est rompue :
Long tems ha la voile abatue.
La tourmente s'augmente fort.
Les mariniers perdent courage.
La nef s'ouure : vn commun naufrage
Est de tous le seul reconfort.
En vain la chanson ils nous chantent.
Des neus en vn ionc les tourmentent.
Le grain de mil on tourne au tour.
Iamais n'ira droit l'escreuice.
Maudit qui sus son pere pisse.
Nous batifolons à l'entour.

Qui t'oseroit grater ta rogne ?
  Vautour, tu attens la charogne.
  Seur loyer au silence échet.
  Apres le disner la moutarde.
  Encores quelque dieu nous garde.
  Apres les fueilles l'arbre chét.
Masche luy, mets luy dans la bouche.
  Le grand mont d'vn mulot acouche.
  Parler beaucoup et bien sont deux.
  Aux bons volontiers fault richesse :
  Aux forts et puissants la sagesse :
  Aux sages foy, l'on se rit d'eux.
Nous ioûons à pincer sans rire.
  Nous caressons la tirelire :
  Comment que soit en faut auoir.
  Aga la nouuele Arondelle.
  Vse de ruse plus nouuelle :
  Faute d'auoir me faut sçauoir.
Ils sont venus auec la poche.
  Figuiers poussent : l'Eté s'aproche.
  Nous sommes la chourme d'Vlis.
  Le vice est promt, la vertu lente :
  Le parler beau, l'ame méchante.
  Gardons la noble fleur du lis.
A l'oreille du sourd tu pétes :
  Au champ d'autruy ton grein tu iettes :
  Tires à vuide l'ameçon.
  Pour prendre le vent ré n'apreste.
  Qui de l'asne laue la teste,
  Perd la lessiue et le sauon.
Pay nous bien, et puis nous commande.
  Qui veut moyen, plus haut pretande.

A foible cham fort laboureur.
En toutes choses plaist le change.
Le porc se veautre dans la fange.
Le prix attend le bon coureur.
L'ire est à s'enuieillir tardiue.
Au pis aller qui veincra viue.
Le loup aime ainsi la brebi.
Belle chose amour fraternelle.
De laides mœurs police belle.
Il pérd qui méconte au fourbi.
Bonne pensee bonne œuure engendre.
Au feste le feu se va prendre:
Teste au Poisson premiere put.
Eaux d'enhaut commencent leur course.
Les mechans des mauls sont la sourse.
Peu visent, moins frapent au but.
De la viennent toutes nos larmes.
L'aspic ferme l'oreille aux charmes.
D'asne lent ne sort bon cheual.
Plus de force ou moins de courage.
Patience outree deuient rage.
Grand bien reuient de peu de mal.
Ce que l'on veut, trop on l'écoute.
L'huyle aux oreilles on dégoute.
Nos conseilliers sont flateurs tous.
A vn chacun sent bon sa merde.
Il ne nous chault que tout se perde,
Pourueu que nous perdions bien dous.
Ventre gras sens sutil n'engendre.
Aux loups ne faut la rage aprendre.
Faisons comme font nos voisins.
Affaires naissent de rien faire.

On se trompe de trop se plairc.
En dormant sont pris les plus fins.
Fol quand c'est fait cognoist sa faulte.
A prix repentance est trop haulte.
Le raï a mangé de la poix.
Au fons l'espargne est miserable.
Chasteau pris n'est plus secourable.
A tout perdre n'a qu'vne fois.
Iouyssons d'autruy la folie.
La vache par les cornes lie.
Mieux vaut tourner que mal aler.
Qui trop se fie mal il se garde.
Qui vient tard les autres regarde.
Deuant qu'il pue le faut saler.
La perche aime à suiure la séche.
Rose sent bon et verte et séche.
C'est violette ou eperlan.
Le sourd auecque le sourd pléde.
Au chancre n'a plus nul reméde.
Printems reuient au bout de l'an.
Nous venons de mesmes écoles.
Des fols les paroles sont foles.
Maistre chantre est vn maistre queu.
A l'asne l'asne tresbeau semble.
Vn mont à vn mont ne s'assemble.
Faut mauuais coing à mauuais nœu.
Escoute pauure desolee.
Ostons l'espee emmielee :
Vn Dieu, vn Roy, soyons amis.
Rangeons, nous et nostre fortune,
Au doug ioug d'vne loy commune,
Plus ait perdu qui plus a mis.



La Valette, nous voyons naistre
Le Lyon du Lyon pour estre
Noble entre tous les animaux.
L'Egle de l'Egle genereuse
Portant la race valeureuse
Voler hautain sur les oiseaux.
Toy fils d'vn guerrier capiténe
Ses vertus aquises sans péne
Tu fais reluire en tout bon heur.
Mais l'amour qu'aux lettres tu portes
Te doit combler en toutes sortes
Du los d'vn immortel honneur.
C'est pour quoy dedier ie t'ose
Des vers qu'à l'escart ie compose
Recueillant des fleurs du sçauoir,
En des tortis liés sans ordre.
Contre qui viendroit pour me mordre
Amy des Muses fay toy voir.
Siflez, vous aurez bel attendre
S'il reuient pour se laisser prendre.
Lasche-le bien, ou tien-le bien.
La perdri vn coup rebutee,
De la tonnelle fuit l'entree :
Fuit la tirasse, et fuit le chien.

Grand cueur à petit fait ne touche:
Où vient pitié, gré s'éfarouche.
Tant vaut sagesse auec bonté !
Le sauué, garde ingratitude.
Noble cueur, hait la seruitude :
Beau nœu de bonne volonté.
Rien n'est à temps à qui desire.
Chacun en sa beauté se mire.
Auare cueur, tost se dédit.
Plaisir et profit se malaisent.
Les cueurs felons enuis s'apaisent.
Malheureux, ont peu de credit.
Tu es heureux si tu es sage.
Mieux vaut qu'vn asseurè seruage
Franchise en vn dangier apert.
Il n'ha pas fini qui commence.
Peu sont méchans sans recompense :
Le fruit du iuste moins se perd.
Tant va le pot à l'eau qu'il brise :
Tel est loué qui peu se prise :
Tant vente, qu'il pleut à la fin.
Qui vange sa honte, l'augmente :
Tel soufre assez qui ne s'en vante
Qui rit au soir pleure au matin.
Tel ne veut que fraper qui tue.
Feu droit fera busche tortue.
A pesant beuf, dur éguillon.
Mau menage de riche annee :
La pauure sera mieux menee :
Il faut tout remettre au buillon
Nul n'est si ferré qu'il ne glisse,
Si bon pilot qui ne perisse,

Ne si beau que plus beau ne soit,
Ne si bon chartier qui ne verse,
Ni fort si fort qu'on ne renuerse.
Qui plus se plaist, plus se deçoit.
Nul si fin que femme n'assote.
Plus frapez, plus bondist la plote.
Tai toy du mal, dy bien du bien.
Croy sagesse, excuse folie,
Sac demy plein à l'aise on lie.
Asne vieil ne vaut plus à rien.
En sac tes aiguilles ne çache.
Vieil arbre d'vn coup ne s'arrache.
Qui n'a tiré n'a pas failli.
En peau d'aigneaux tout peut s'écrire.
Loup en sa peau mourir desire.
Mal se guerist mal enuieilli.
En maigre peau prend la morsure.
Tousiours en tout vaut la mesure.
En petit champ croist bon fourment.
Qui s'elargist mal se reserre.
Entre deux selles cul à terre
Tumbe qui vit nonchalamment.
Où la valeur, là courtoisie,
Où est l'amour, là ialouzie.
Où paresse, là les pouilleux.
Cent ne font ce que fait vne heure.
Fouls cuident tout, et tout demeure.
Grand dépit en pauure orgueilleux.
Où raison faut, ton sens n'employe.
Tiers hoir d'vn mal acquest n'ha ioye.
Grand bandon fait le grand larron.
Selon le bras fay la saignee :

Le manche selon la coignee.
Rose ne naist sans piqueron.
I'ai prou vescu pour sçauoir viure.
Iré ie ne suis, et moins yure :
En ire et vin est verité.
On voit quel est l'or à la touche.
En laict ie cognoy bien la mouche.
Moins ha qui plus ha merité.
En Aoust les poules n'oyent goutte.
En pauure homme la foy lon doute :
En riche, vertu ne se plaist.
Grands coups gisent en auanture.
Le lict plaist tant que libre dure.
Langue qui fault le vray ne taist.
En peu de tems Dieu bon labeure.
Entre deux vertes vne meure :
Mechef entre bouche et cuylier.
Le venin en la queuë se trouue.
Au faire et prendre l'homme éprouue :
Ne fay d'vn fol ton messagier.
Nature force nourriture :
Nourriture passe nature :
Nature fait le chien traçer.
Mort amy n'ha. Nul bien sans peine.
Vn mal en l'autre mal nous meine.
Qui prendre veut il faut chasser.
Tost se duist oiseau de bonne aire.
Qui quand il peut ne voudra faire,
Rien ne pourra quand il voudra.
Qui mange l'autruy, soit paisible.
A qui fait ce qui n'est loisible,
Ce qu'il ne veut luy auiendra.

Deux pigeons d'vne seule féue.
Qui brunche, tost on le reléue.
Chat emmouflé ne prend souris.
Gros bateau veut grosse riuiere.
Epouuentail de cheneuiere,
Pour tous n'y aura pas du ris.
L'homme propose et Dieu dispose.
Nul n'est heureux en toute chose.
Force n'est droit et fait le droit.
Qui fait folie et la publie
Est fol d'vne double folie.
Le fol prend l'enuers pour l'endroit.
S'endetter, fait le libre esclaue.
Vin s'abonist en fraische caue :
Bon vin s'aigrist en chaud celier.
Vigne double si elle est close.
Chiche plaideur perdra sa cause.
Le tems est vn bon conseillier.
Dieu donne fil à toile ourdie.
A tout mal ieunesse étourdie.
A tout perdre vn coup perilleux.
Au bout la borne : au fou marote.
Qui ne peut galoper, qu'il trote :
Nous voyons vn temps merueilleux.
Autant depend chiche que large.
Innocence est tresseure targe:
Mesfait quoy qu'il tarde est rendu.
Qui son amy laisse en sa place
En seureté bonne en deplace,
Bien-fait ne peut estre perdu.
Chacun dit auoir la meilleure :
Chacun de son party s'asseure:

Ainsi chacun porte son faix.
C'est dur ennuy, que la contrainte :
C'est haine, reuerence feinte :
C'est guerre, vne trompeuse paix.
Bon marché nostre argent atire.
Plus on defend, plus on desire.
Ce qui plaist est demy-vendu.
Serrure quitte à la coignee,
Vertu se cache dedaignee,
Mal faire n'est pas defendu.
Loup mange bien brebi contee.
Pis fait qu'vn chien vieille irritee.
Sage n'achope à tous chicots.
Vn mot trouble toute vne vie.
A qui attend, tant il ennuye.
Faux chapons, vous faites des cocs,
En heur le soing ronfle et repose.
Peu de saison est grande chose :
Beaucoup mal a propos n'est rien.
Le sage aprendra bien d'vn sage :
Maugain aporte maudomage.
Le nonchalant n'ha iamais bien.
Il n'est pire chair que de l'homme.
Franc pommier porte franche pomme,
Sauuage fruict le sauuageau.
Beau soulié vient laide sauate.
Vne rogne vieille ne grate.
Qu'vn baston de pommier est beau !
Pregne son cours la maladie.
Sage est qui par conseil folie.
Ce qui est au sac part du sac.
On donne ce qu'on ne peut vendre.

Viure touiours ne dois t'atendre.
Ni premier ni dernier au bac.
Tost est deceu qui mal ne pense.
Enfin paroistra l'innocence.
Qui mieux ne peut va comme il peut.
Chez toy priser, au marché vendre.
Aux grands se doit grand honneur rendre.
Chien couard, voir le loup ne veut.
Amour à mort, est trop cruelle.
De chiens et chats la guerre est belle :
Ils ont des ongles et des dents.
C'est belle chose, que bien faire!
Ce qu'vn fait l'autre vient défaire.
Qu'il est dehors, qu'il est dedans.
La pluie en Hiuer par tout donne.
En esté là où Dieu l'ordonne.
Pour vn bon mot, la chanson l'ha.
Qui peut ce qu'il veut, se retienne.
Fay ton deuoir, le reste auienne.
Enuis meurt qui apris ne l'ha.
Tout s'endure, sinon trop d'aise.
Douce pluie vn fort vent apaise.
Ce sont deux promettre et tenir.
En longs plaids aduocats vendangent.
Sont erignees qui s'entremangent :
Pensons que deuons deuenir.
Le moins batu plus long temps pleure.
Ny tost ny tard, mais vien à l'heure :
Male estréne attend le mauuais.
Ne tords la corde pour te pendre.
A petit semer, petit prendre.
Quand il y fait bon tu t'en vais.

Rien ne chet à qui rien ne porte.
Bon champ semé bon blé raporte.
Qui premier prend ne s'en repent.
Qui doit de reste n'est pas quite.
Il perd souuent qui se depite.
Il ieusne apres qui trop depend.





Desportes, auec la prudence
Mettons à profit la science.
Plus de sens et moins de sçauoir.
Car ceux à qui manque sagesse,
Perdent souuent faute d'adresse,
Le plaisir, l'honneur et l'auoir.
Tien pour vray ce que ie propose.
En tout ce qui est nulle chose
N'est plus ancienne que Dieu;
Qui eternel dauant tout âge
Sans estre d'aucun parentage,
Est pere de tout en tout lieu.
Rien de plus grand tu ne dois querre
Qu'est le lieu qui le monde enserre,
Auquel se contient l'vniuers :
En rien plus de beauté n'abonde,
Qu'en la grande beauté du monde
En soy beau, parfait et diuers.
Rien n'est plus prompt que la pensee
Qui vole soudain élancee
D'vne course isnele par tout.
Rien n'est plus fort que la Contreinte
Qui sans estre de nul rétreinte
A sa loy seule rétreint tout.

Le temps sur toute chose est sage,
  Qui sans sagesse à l'auantage
  De faire sages les plus fouls :
  Qui tous les iours aux inuentees
  Ha des nouueautez adioustees,
  Et nous rauise à tous les coups.
Rien n'est plus commun qu'esperance
  Qui là où n'est rien qu'indigence
  Daigne bien venir abiter.
  Rien ne se voit plus profitable
  Qu'est la vertu, seule valable
  Pour toute chose aprofiter.
La fortune auance maints hommes
  Qui pour ce que sans cœur nous sommes
  Sans merite se font valoir.
  Tant plus vne fortune tarde
  Tant plus long tems elle se garde.
  L'aisé l'on met à nonchaloir.
Si dauant que venons à naistre
  Nous sçauions ce que deuons estre,
  Nous pririons Dieu ne naistre point.
  Mais depuis que sommes en vie
  Fuir la vie est grand' folie :
  Le sage la laisse en son point.
Toute vertu s'aquiert à peine.
  Celle ioye estime certaine
  Que nulle force ne rauist.
  La chose grande grand prix couste :
  Ce qu'elle donne, fortune ouste.
  Vertu sans ennemy languist.
Là vit en exil l'homme habile
  D'où la vertu vile on exile.

Fay bien, ou ne fay point le mal.
Le trop non le peu nous offence.
Le desir croist de la defence.
Quand faut parler, on se taist mal.
Plaisir déplaist à qui s'en soûle.
Il vit prou bien qui tousiours roûle.
L'enuie aux grands, l'heur aux moyens.
Iamais plus pauure ne puis estre
Que ie fu quand Dieu me fit naistre.
S'ils font empirer, fi des biens.
Creinte au conseil, au faire audace.
L'opinion seule nous brasse
Plus de mal que le mesme effet.
Nous nous flatons en nostre cause.
Dieu en la bouche est peu de chose
Qui ne met lés deux mains au fait.
Religion qui n'est point feinte
Force tout aux cœurs bien empreinte.
Malheur requiert Dieu plus que l'heur.
Trop long courroux deuient rancune.
Tourner le dos à la fortune.
C'est grand' honte à l'homme de cœur.
Amour ny royauté n'endure
Compaignon en son auenture.
Aux bestes guerre, aux hommes paix.
Armes par armes on repousse,
Finesse par finesse douce.
Qui moins gangne moins est mauuais.
Il n'est riche qui du sien n'vse.
A l'amy secours ne refuse.
Plaisir contraint ce n'est plaisir.
Garde toy de vouloir vengence.

D'vn qui sans y penser t'offence.
Le tort se mesure au desir.
Nature est ou mere ou marastre.
A rude mal vn doux emplastre,
Au mal flateux vn rude enguent.
Sagesse montrant la droiture
Peu à peu les grands vices cure,
Ce qui surabonde élaguant.
Qui seul se conseille est tressage.
Le Sage domte son courage :
Fait de soymesme ce qu'il veut.
Premier despoüille la folie.
Apres vainqueur fortune lie
N'entreprenant que ce qu'il peut.
Le fol par vne sotte honte
Cele son mal ou n'en fait conte,
Et par paresse luy méchet.
Le fol ne sçait à qui s'en prendre.
Lieux temps et gens il vient reprendre:
Fol fuit vn mal, en l'autre chet.
Quel honneur font les armoiries
Que l'on traine par les voiries ?
Vertu les races anoblist.
Qui hait la vertu se degrade.
Noblesse ne gist en brauade :
Vice la noblesse abolist.
Le peuple d'obeir ne tarde
A la loy, quand le Grand la garde
Qui premier la met en auant.
Toy qui es Roy si tu veux viure
Aymé, serui, de peurs deliure,
Bien obey, redi souuent.

Aymer son peuple et clement estre.
  Son estat garder ou l'accroistre.
  L'humble choier, le fier domter.
  Hair le meurtre, oster le vice,
  Regner en paix, faire iustice,
  C'est par où faut au Ciel monter.
Mais que peuuent les loix vendues
  Où les bonnes meurs sont perdues?
  Où rien ne regne que l'auoir?
  Où l'impudence on authorise?
  Où sans la fraude l'on meprise
  Et la sagesse et le sçauoir?
Toute licence débordee
  Court à son mal outrecuidee.
  A qui plus loise que raison
  Osera plus qu'il ne luy loise.
  Garde tes loix, terre Françoise :
  C'est de tes maux la guerison.
Mais le sage contre la course
  Du torrent iamais ne rebourse.
  Se noye qui voudra se noyer,
  Se pende qui voudra se pendre.
  Qui peut et veut au port se rendre
  Des fouls ne se doit émoyer.
Les hommes sont faits pour les hommes :
  Mais non pas au tems où nous sommes
  Chacun pour soy et Dieu pour tous.
  Mieux vaut ne bouger et se taire,
  Que ni bien dire ni bien faire
  Pour n'en raporter que des pouls.
Amitié, c'est badinerie.
  Loyauté, c'est forfanterie,

Chasteté, c'est faute d'esprit.
Equité, c'est pure sotise.
Pieté, c'est toute bestise.
Quant à preud'homie, on en rit.
Qui n'aime que soy, l'heur consomme.
Vn traistre, c'est vn galant homme.
L'impudic, s'auance par tout.
Le forfaiteur, fort on estime.
Le blasphemateur, est le prime.
Le parfait méchant, passe tout.
Du bien public point de nouuelles,
Sinon pour des parades belles,
Manteau du bien particulier.
Les voleurs qui font leur partage,
Au peuple sot mis au pillage
Ne laissent pas vne culier.
Des Princes on ne doit médire.
Leur petit doigt leur va redire
Ce qu'en cachette on en médit.
Tout ce qu'en haut les Roys vont faire
Au lieu secret (fust-il à taire)
Là bas en la court on le dit.
I'auray tousiours sobre la bouche.
Ny grand ny petit ie ne touche
De mot qui les doiue offenser.
Vers mon Roy i'ai l'ame loyale.
Du peuple ie fuy le scandale:
Et si baille à tous à penser.
Pour ne mentir la France i'éme.
La fleur d'vn pur froument i'y séme.
Sans niele, yuraie, ou faux grain.
Mais toute terre n'est pas bonne.

Ie gagne ou pêr, comme il s'adonne,
Mon labeur selon le terrain.
C'est la pitié que l'ignorance
S'est acquis si grande creance.
Qu'elle passe pour vray sçauoir.
L'orge est orge, la féue est féue.
De grand matin l'homme se léue
Pour un autre homme déceuoir.
Qui doit mener, mene la peautre.
Celuy qui trop bon sauue vn autre
Qui veut comment que soit perir,
Fait aussi mal comme vn qui tue.
Chacun endroit soy s'euertue.
Guerisse qui pourra guerir.





Villequier, d'vne ame tres bonne
Ces mots bizerres ie te donne,
L'adresse des meilleurs coureurs.
Qui sçaura les mettre en vsage
Se fera cognoistre pour sage,
Rira des autres les erreurs.
Poules au grat : l'orge est faillie.
Ne cherchez la rose cueillie.
Aller venir péle vn chemin.
Aux cheuaux maigres va la mouche
On éprouue l'or à la touche.
Dieu sçait le cueur du pelerin.
A l'aigneler voit on portieres:
A l'ouurage les mains ouurieres.
Les pains cornus à l'enfourner.
Sans de l'aigreur la sausse est fade.
La clairté nuit à l'œil malade :
Roust cuit à force de tourner.
En mangeant bonne beste sue :
Moins auance qui plus remue :
Tous saints aident au deualer.
Au mal qui vers la mort decline
Ne sert de rien la medecine.
Quand faut aler, il faut aler.

Laisse la mule, monte en coche.
  Tel se détache qui s'acroche.
  Chante à l'asne, il te rend des pets.
  Garde moy Dieu d'où ie me fie:
  Ie me garde où ie me defie.
  Dieu nous doint vne bonne paix.
La souri le méchant deust mordre.
  Le fil se renforce à retordre.
  Chacun se vante auoir raison.
  Chacun pense aimer la plus belle.
  Tout est beau en sa fleur nouuelle:
  Et tout est bon en sa saison.
Patenostres porte bigote
  Et iamais à Dieu n'en dit note.
  Tost au poisson, tard à la chair.
  Qui ferre l'oye a prou que faire.
  Fol forsené ne peut se taire.
  Qui se s'en mal, s'aille coucher.
Voy le renard qui le beuf mene.
  L'ombre du vautour n'est pas seine.
  O qu'il est bon! O qu'il est beau!
  Ainsi les enfans les pans louent,
  Quand pannadans leur plumail rouent.
  Qui se gard, garde vn bon chasteau.
Bon charton tourne en peu d'espace.
  Le bon vin du bouchon se passe.
  Maints portent serpents en leur sein.
  L'vn froid, puis l'autre chaud on donne.
  La fin de tout, l'œuure couronne.
  Qui fuit, recombatra demain.
O male beste cent-testiere.
  Abhorrant ta fureur naguiere,

I'ay pensé l'un, i'ay l'autre dit.
De par moy demeure en ta fange :
Ta bestise de toy me vange,
Puis qu'en vain on te contredit.
L'astrologie est vraye et stable :
Mais l'astrologue veritable
Iusqu'ici ne s'est peu trouuer.
La iambe au pli du iarret aille.
Langue ie hay qui coust et taille.
Ne tien amy sans l'éprouuer.
Bongré malgré moy ie l'accorde :
Mort d'autruy tire longue corde.
Grand' charge quiert, qui femme quiert.
De grand' amour vient douleur grande:
La grand' nef la grand' eau demande.
Grande nef grand souci requiert.
Le trop et trop peu le ieu brise.
L'asne au vieil train : chacun sa guise.
Nous perissons par nonchaloir.
Les pieus fichez dans l'eau pourrissent.
Aux cueurs François plus ne florissent
Loyal desir ny franc vouloir :
Sera iamais tissû' la toile?
Le vent ne vaut que dans la voile.
Chien échaudé l'eau froide creint.
Toux, amour, feu, par tout s'acusent.
Les biens sont à qui bien en vsent.
Tel danse qui son aise feint.
De soir Lion, de matin mouche :
La folî' l'y meine et l'y touche :
La honte l'y fait arrester.
Mort de loups, de moutons la vie.

L'asne qu'aux nosses on conuie
Le boys ou l'eau doit y porter.
A l'ecorcher la queüe est pire.
La pille s'en va tire à tire.
C'est chancre en vn bien, mal acquest.
Terre deserte et maison neuue,
Qui rien n'y porte rien n'y treuue.
Poule chante, où le coc se taist.
Les valets au disner s'auancent.
Absent le chat les souris dansent.
A-til bien tonné, faut plouuoir.
Voyant le loup ne quier sa face.
Plus bas songe qui peint sa trace.
Contre Dieu manque tout pouuoir.
Qui veut tenir sa maison nette
Ni prestre ni pigeon n'y mette.
Qui mal entand mal respondra.
Qui te cherist plus que d'vsance
Te trompe ou te tromper commence.
Qui m'entand, qui ne m'entandra.
Gorge d'eau de mer abreuuee
En peut surboire vne gorgee.
Qui va sans clairté hurtera.
Qui descend et quitte la bride,
Son cheual peut courir à vide :
Et luy a pié demeurera.
Race de chats les souris guette.
Qui piece à piece tout achette
Nourrist les siens et ceux d'autruy.
Qui est mouton, le loup l'étrangle.
Selle l'asne, accourci la sangle.
Tout l'an ne se passe en ennuy.

Qui ferme bien, quand il veut ouure.
Qui couure bien, apres decouure.
Qui rien ne fait, a peine fault.
Bon retour fait l'entier voyage.
Qui sert à putain, perd son âge.
Bonnes iambes où le cueur fault.
Qui hante chiens, puces remporte :
Rompons la glace en quelque sorte.
Rendre, à la gorge fait grand mal.
Qui mange tout, tout il rechie.
Qui ne mange, il creint qu'il ne chie.
Bien paiera qui tire mal.
Qui sans sçauoir comment, s'engage,
Perd le sien et le nom de sage.
Qui se mesure, veut durer.
Qui bien et mal soufrir ha honte,
A grand honneur iamais ne monte.
L'heur vient à qui sçait endurer.
Où c'est qu'il vit, le chien aboye.
Où que soit l'argent, il guerroye :
Auoir, fait courre les cheuaux.
Bergers qui les bestes larronnent
D'ours loups rochers les noms se donnent.
De longue danse longs trauaux.
Amour qui cloche n'ha duree.
Don bien fait, est chose asseuree.
Bien en commun, ne fait monceau.
Bon mire fait playe puante :
Grand faict ne fait qui trop se vante.
Bon écorcheur choie la peau.
Court baston, haste grande asnesse.
Chicheté perd plus que largesse.

Pauure hostelier, bon conduiseur.
Corbeaux aux corbeaux l'œil ne creuent.
Corsaires corsaires ne gréuent.
Pren paille d'vn mauuais payeur.
Chien qui aboye, ne veut mordre.
Vn bon leurier ne veut demordre.
Vn bon limier tire le trait.
Cerf rusé tourne sus ses voyes.
Le pelerin suit les monjoies.
Bon limonnier ne boute au trait.
De boys noué court, grand' vendange.
D'vn arbre doux, doux fruit se mange.
Grande cheute fait grand vilain.
Volontiers de forte couture
Se fait la forte deschirure.
Le bon cheual de bon poulain.
Mau ménage d'vn iour fait peine.
La semeine : d'vne semeine,
Le mois : d'vn mois, l'an tout entier:
D'vn an, tout le temps de la vie.
Nouueau Seigneur neuue megnie.
Bon le chemin, bon le sentier.
A cheual rueur dauant passe.
Premierement les guespes chasse.
Il faut ramer quand le vent faut.
Leurauts le Lion mort pestellent.
Les corbeaux les corbeaux appellent.
Aux hommes des hommes ne chaut.
Vin vieil, chanson nouuelle donne.
A vn fol ton doigt n'abandonne.
Maints n'ont point de dents à sept ans.
Assez qui baaillent peu qui baillent.

Le pain vient à qui les dents faillent.
Il n'a du pain, qui ha des dents.
Plaisir pour plaisir n'est pas perte.
Loyer payé lasche desserte :
N'atende qui le temps aura.
Qui a vingt n'est, ne sçait à trente,
N'ha du bien aquis à quarente,
Rien n'aura sçaura ny sera.
O pauure Baif deplorable :
Le sçauant est bien miserable,
Qui sachant n'est sage pour luy.
En friche ta vigne est laissee,
Non taillé' non echalassee :
Et tu fais la vigne d'autruy.





Do, posseder dequoy bien faire
Et le pouuoir et ne s'y plaire,
Si ce n'est mesfait c'est forfait.
Autant vaudroit qu'il fust à naistre.
Qui seulement pour soy pense estre,
Et sinon à soy ne bien fait.
Des Muses le seruiteur sage
Qui porte leur docte message,
Ne doit pas en estre enuieus :
Et s'il ha quelque sauoir rare
Ne faut pas qu'il en soit auare :
Mais le départe gracieus :
La plus part d'vne mode ouuerte,
L'autre part de façon couuerte,
Selon la force des cerueaus.
Ie hai la science muette :
Et n'ayme le sauant qui iette
Ses marguerites aus pourceaus.
Le ver luisant la nuit éclaire.
La lune moindre luminere
Aupres du soleil ne luit pas.
Vaultours fuyans l'odeur plaisante,
Cherchans la charongne puante,
Sans péner ont franc leur repas.

Changement d'air et de viande
  Et de saison le corps n'amande :
  Mais trouble souuent la santé.
  De profonde paix sourd la guerre:
  Le trop fumer brusle la terre :
  Petit et souuent fait planté.
Le grand Nil, qui l'Egypte engresse
  Du limon qu'aux terres il lesse
  En se debordant par moyen :
  Si trop petite il fait sa crue,
  Ou si croissant trop il se rue,
  Il fait plus de mal que de bien :
Petit cancre en petite coque
  Se nichant fera sa bicoque
  L'écaille d'où l'huitre a vidé.
  Fait plus grand cherche vne plus grande.
  Qui se mesure et se commande
  N'aquiert le nom d'outrecuidé.
Sacre et faucon s'entreguerroye :
  Le buzard en fera sa proye
  Qui les voit d'enhaut trebucher,
  Quand acharnez ils s'entreacrochent
  Si obstinez qu'ils ne decrochent
  Leurs serres et bec de leur cher.
En nos maisons les arondeles
  Ont fait leur nid : Mais peu fideles
  Ne nous visitent qu'au doux tems.
  L'Esté faut-il? plus n'y seiournent.
  Passé l'hyuer elles retournent :
  Quand nous retournons au Printems.
Le grand et cruel Crocodile
  Soufrira qu'vn petit trochile

Dedans sa gueule se paistra :
Non qu'il l'aime pour luy bien faire :
Mais bien pour en auoir à faire
A curer ses dens le lairra.
Mes amis, le Basilic tüe
Seulement auecques sa vüe.
Et le basilic en siflant
D'autour de luy les serpens chasse.
Petits serpenteaux faites place ;
Le voici boufant et souflant.
O vin, ie te blâme et te loue.
Qui à toy se frote et se ioue
Reçoit déplaisir et plaisir.
Tu es bon et mauuais ensemble :
Et pour dire ce qui m'en semble
Ne puis t'aimer ni te haïr.
Qui te blâmeroit à outrance ?
Qui te louroit, Vin, sans offence
Ayant quelque moyen sçauoir ?
Tu fais deuenir le gueu prince :
Tu fais paroistre gros le mince :
Deux soleils pour vn, tu fais voir.
L'vn tu fais Lion, l'autre Singe,
L'autre Porc. Et que ne retin-ie
Ce qu'vn sage dit du chameau ?
Ie m'en regrate la memoire,
Le chameau ne se plaist à boire,
Qu'il n'ait troublé du pié son eau.
Plus fait abileté que force.
Le gros turbot sans qu'il s'éforce
Engoule le mouge leger.
La raie en vistesse n'auance :

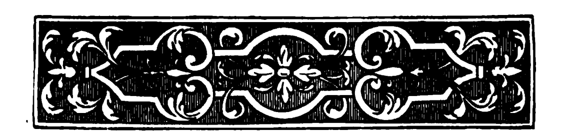
Si troue-ton dedans sa panse
Souuent le haran passager.
Le mulet, fils d'asne et cauale,
Est vne beste déloiale,
Qui n'est ni asne ni cheual.
Singesse tant porte et remue
Ses singeteaux qu'elle les tue.
De fole amour ne vient que mal.
Chiens muets dauant qu'ils aboient
Morderont ceux qui ne les voient :
Plus aboieront moins diligens :
L'hyene apres le hant de l'homme
Sa vie et ses forces consomme.
L'ordure plaist à trop de gens.
Le guenichon qui fait la moue,
Qui du lion s'atache et ioue
A la queue, en fin l'ennuira.
Si le lion en sa fieure entre,
Le guenon logé dans son ventre
De cure au lion seruira.
Iamais serpent (honte a nature !)
Serpent maudite creature,
Qui s'enfle de mortel venin,
Pour soif ni pour faim qui le presse
De viure et mal faire ne cesse,
Tant son venin luy est benin.
Las, souuent la griéue famine
Ou l'ardante soif extermine
Les chantres innocents oiseaux.
Les plantes qui portent oliues,
Fruits profitables, sont tardiues :
Tost sont venus steriles sauls.

Formis d'Inde, bestes taquines.
  Qui l'or tiré des riches mines
  Auares crueles gardés :
  Que sert l'or en vostre puissance,
  Si n'en ayant la iouissance,
  Les autres vous en engardez?
Des plus grands Cedres qui florissent,
  Les fruits ne boutent ni murissent :
  Petits portent fruits sans florir.
  La figue douce rien ne flaire :
  Le coing aspre, au goust ne peut plaire :
  Mais l'odeur le fait requerir.
Sus vos grosses testes, Bonasses,
  Vous portez de grandes cornasses,
  Ne vous en pouuans preualoir.
  Entre les animaux insignes,
  Ceux-là de leurs cornes sont dignes,
  Qui sçauent les faire valoir.
Sur tems serein le noir nuage
  Améne vn violant orage :
  Le gros tonnerre sans éclair
  Le plus souuent en vent se tourne.
  Le beau tems guiere ne seiourne
  Quand le Soleil se léue clair.
Grenouilles, grenouilles criardes,
  Vos crieries trop babillardes
  Les tempestes ont faict venir.
  Les courbeaux ont eu l'audience :
  Les rossignols ont fait silence.
  C'est aux bons à se contenir.
A tel ie chante qui n'oit goute :
  Tel m'oit chanter qui ne m'écoute:

Tel m'écoute qui ne m'entand.
Qui ne m'entand ce n'est ma faulte,
Ma voix est assez claire et haulte.
Qui s'atrempe se fait content.
Reuien en regne temperance.
Cherchons vertueuse plaisance :
Chassons deshonnestes plaisirs.
Outrepassons comme Sirénes
Les voluptez sales et vénes.
Veincons tous nos mauuais desirs
Nous ferons plus grande prouesse
En surmontant nostre mollesse,
Q'en debellant nuls ennemis.
Se vaincre, c'est haute entreprise.
Pour tresuaillant celuy se prise
Qui sous le pié plaisir a mis.
Ni vieillesse ni maladie
A l'Egle ne rauist la vie :
Mais il perist de male faim,
Luy le Roy des oyseaux de proye.
Qui rapine n'a longue ioye
De son rapinage vilain.
Les lions féres furieuses,
Par bestioles ennuieuses,
Cousins et moucherons piquans,
Qui sus leurs yeux importuns volent,
S'entrecourent sus et s'afolent
Comme enragez s'entrataquans.
Le lion, redoutable beste,
Creint du coc le chant et la creste,
Les plus grands creignent les petits.
Limassons dans leurs maisonnettes

Tatonneront de leurs cornettes :
Puis vont d'asseurance aduertis.
Qu'il y a de poupes au monde!
Qui hantent et la terre et l'onde:
Qui auec les blancs se font blancs :
Qui noirs auec les noirs deuiennent :
Qui gris auec les gris se tiennent :
Mille changemens redoublans.
Poupes, vostre propre pasture
Les huytres par iuste auanture,
Vos fouets tiendront enfermez:
Poupes vous aimez tant l'oliue :
Gardez que mal ne vous arriue
De l'oliue que tant aimez.





Ie suis malheureux Secretaire :
Villeroy, ie ne puis me taire :
Sans gages cinq ans sont passez.
Mais si valons nous quelque chose :
Et librement dire ie l'ose,
Ne deurions pas estre cassez.
Aprenons des fouls la sagesse,
Puis que des sages la finesse
Nous laisse en tenebreuse horreur.
Pour le prix de nostre dommage
Reprenons vn auis plus sage :
Et nous retirons de l'erreur.
Auec le feu le feu ne brouille :
Auec l'épee le feu ne souille :
Feu ne s'éteint auecque feu.
Sans fin chasser et rien ne prendre,
Lire beaucoup et rien n'aprendre,
A dire vray lon perd le ieu.
Mesme alfabet fét Comedie :
Mesme alfabet fét Tragedie :
Nous mangeons tous de mesmes auls.
Il éclaire, il vente, il tempeste :
L'orage nous pend sus la teste :
Tost sera l'hyuer de nos mauls.

Celuy qui s'oste de la cendre
  Dedans la braise va se rendre.
  Deux yeux (dit-on) voyent plus qu'vn.
  Pas vn n'en prend qui deux en chasse.
  Tout pend d'vn cheueu de filasse:
  Qui tire à soy c'est tout chacun.
En dance estrangiere ne dance:
  En terre estrangiere ne tance:
  Ne pléde en estrangiere court.
  Le fil est filé : faut l'éguille.
  Au train de la mere la fille.
  Encouragez celuy qui court.
Printems ne fait pour vne aronde.
  Vessie pleine de vent n'afonde.
  Tel que le semes, cueilliras.
  Auec le renard on renarde :
  Auec le couard on couarde :
  Sui le bon tu ne failliras.
Hors de saison caresse ouuerte
  Acuse la haine couuerte.
  Entre aueugles borgnes sont Rois.
  Dedans le sein ta main ne porte.
  Dedans la mer de l'eau n'aporte:
  En la forest ne porte bois.
Innocence triste et meurtrie
  Sur la peau du beuf siét et crie.
  Entre l'enclume et le marteau
  Entre les léures n'en faut rire.
  A son dam la lune on attire.
  Le sage se tient en sa peau.
Le feu purge l'or et l'éprouue.
  En vn carfour ie me retrouue.

En grand chemin le bois ne fen.
Le veule ou non Iupiter veille:
Dor dessus l'vne et l'autre oreille.
Si lon t'assaut, si te defen.
C'est plaisir auoir loing la guerre.
C'est plaisir cotoier la terre
Sus mer, et sus terre la mer.
En four froid la paste enfournee.
Nous viuons au iour la iournee.
La graine cuite on va semer.
Ignorance engendre l'audace.
Mal chasse qui se perd en chasse :
Les freslons ne faut irriter.
Tel pié telle seméle porte.
N'achopon au sueil de la porte.
Le sort ne se peut euiter.
Ainsi qu'il y flue on l'epuise.
Il n'y a plus que la menuise :
Les gros poissons sont peschez tous.
Sans mal mon mal ailleurs ie voye :
Qui ha du content a grand' ioye.
Grosse enclume ne creint les coups.
Les yeux au darrier de la teste.
Garde les pieges qu'on apreste.
On dit, au batre l'amour faut.
Chez eux Lions, Renards en guerre.
En chaume laboure la terre.
Mur ruineux charger ne faut.
On veut bastir dessus du sable.
Force, est vn baston non forçable.
La plus part du monde est méchant.
Vn fourmi ha de la colére.

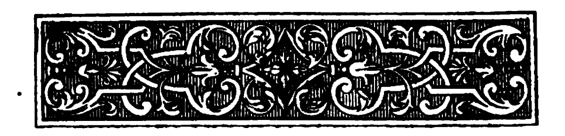
Qui dit demain ne veut rien faire:
Il s'enfuit l'éguillon fichant.
Ne mange cœur : Ne loge aronde :
Apran d'apasteler le monde.
Ne demeure pas embourbé.
Lame de plomb, guaine d'iuoire.
Fuy l'honneur vray : suy vaine gloire.
Bon vigneron reste courbé.
Argent receu, vendu l'Empire.
Tout ce que lon t'ofrira tire :
Ne cherche sur l'asne toison.
Au chandelier, chandele est prise.
Noû sur l'epaule ta chemise.
Qui veut raison, quiert déraison.
Goutte sus goutte caue marbre :
C'est par le pié qu'on abat l'arbre :
A tout hazard il faut ietter.
Il faut remuer toute pierre.
Moureau veut labourer la terre,
Bruneau la selle veut porter.
Contre le tonnerre ne péte.
Tous cris et toutes pleintes iette.
Qui mal commence fault au bout.
Il se pense iouer qui tue.
Si lon t'apreste vne tortue,
Manges-en fort ou point du tout.
Les fers en sont au feu : courage.
I'ay fait vn desiré naufrage :
M'échouant à bord suis venu.
En peu de lieu ie me resserre:
La paix prise qui sçait la guerre.
Nul ne depouille vn homme nu.

Dans la mer tu fais tes semailles.
  Me louant de moy tu te railles.
  La flambe tu veux fendre en deux.
  Contre leur gré les beufs n'atele.
  Populace ingrate infidele!
  Ils font mourir qui ha soing d'eux.
En grands loups les louueteaux croissent.
  Les larrons les larrons cognoissent.
  Glaucus mangea l'herbe et changea.
  Plus qu'assez ha qui bien ramasse.
  A feu à sang on nous menasse.
  L'vn le cuit, l'autre le mangea.
Chantre toussit qui perd sa note :
  Plus roule, plus grossist la plote.
  Auiourd'huy rien et demain grand.
  Chacun le ioug refuse et iette.
  Le fuzil fait vne bluette,
  La bluette un feu qui tout prand.
En vain tu pers l'eau : ploie la voile.
  Filer, ourdir, tistre font toile.
  Herisson tarde d'enfanter.
  Vn Dieu suruient à l'impourueuë.
  Tu vas choquer beste cornuë:
  L'oiseau lon cognoist au chanter.
Iupiter choisit bien son Egle.
  On ne regle plus à la regle.
  Hurlu burlu tout est confus.
  L'ameçon l'ameçon acroche :
  La poche l'autre poche empoche :
  Ou promt acord, ou promt refus.
Pres d'vn grand fleuue vn puis lon creuse:
  On marche nus pieds sur la gueuse.

Voulez-vous égorger les morts?
Au pié de l'arbre est la cognee.
Les freslons faussent l'erignee,
A dure bouche rude mors.
Espoir les exilez aléte :
Espoir les malheureux dehéte :
Grand cœur s'acroist de peu d'espoir.
Du bout du nés ne nous nazille.
Chacun à son tour ha la bille :
Tout est au tranchant du razoir.
Ne saute pas outre les bornes.
Le chameau desira des cornes,
Et pour ce fut essorillé.
Le vautour attend la charogne.
Le loyer selon la besongne :
Plus rende qui plus a pillé.
Chacun entande à son affaire :
Beaucoup d'amis ha qui prospére :
De nuit tous visages sont beaux.
Force de ieune, conseil d'homme,
Souhet de vieillard, tout consomme.
Les vieux n'oubli pour les nouueaux.
L'vn tient le fer chaud, l'autre forge.
Lon va iouer à petengorge.
Tous iouront à la queue au lou :
Le commun à cligne mussette :
Grands et grandes à la fossete.
D'vn clou lon boute l'autre clou.
Lon court à l'aise à la descente :
Que sus tous les pieds on se plante :
Il est tems de quiter les noix.
Si l'vn va baislant l'autre baisle.

Faut que l'vn sautant, l'autre saille.
Ainsi nous bridons-nous aux loix.
Faillir ne faut deux fois en guerre.
De ton propre épieu ne t'enferre.
Pour bien asseurer, bien choisir.
Bien commander c'est chose grande:
Qui bien obeist bien commande.
Qui sert, n'est iamais de loisir.
De nostre temps le monde honore
Admire loüe sert adore
L'homme de neant s'il ha dequoy.
Si du vertueux il auise
Quelque soufréte, il le desprie.
Ie m'en tien, ie sçay bien à quoy.
C'est folie, et faut que la die.
C'est des esprits la maladie
Qui pert et trouble la raison.
Folie en deux sortes s'auance :
L'vne, ie l'appelle ignorance,
L'autre, ie nomme enragêzon.
O Villeroy, ie quier richesse :
Si ie n'ay aquis la sagesse,
A peine puis-ie l'aquerir.
Hoüer ne puis : l'âge me domte :
Mandier ce m'est trop de honte.
Pitié, de male faim perir.





Graces à mon Roy debonnaire,
Son regne vn siecle nous vient faire,
CHEVERNI, rare en son bonheur:
Où le bon (sans douter le pire)
Peut sentir ce qu'il veut: et dire
Tout ce qu'il sent dedans le cueur.
Qui ne sçait le chemin qui méne
A la grand mer, pour guide préne
Le courant de la premiere eau,
Et que aual la riue costoye.
Il s'en ira la droite voye
Se rendre en la mer bien et beau.
Sur sa teste la pierre on iette.
Conseil ne quier de chose fette:
Bien ou mal le conseil est pris.
En iouant on peut bien tout perdre.
L'apuy s'abat de trop s'aherdre.
Seruir sans gré n'a point de prix.
Celuy qui plus sçait moins presume:
Et qui moins sçait d'orgueil s'enfume.
A tous deplaist qui seul se plaist.
Il se cognoist qui bien se mire.
Qui bien se cognoist, ne s'admire.
Qui ne s'admire sage il est.

Bons leuriers sont de toutes tailles.
Où le grain bon bonnes les pailles.
Bons maistres bons valets feront.
Toreau court où la vache beugle.
Si l'aueugle meine l'aueugle,
Au fossé tous deux tomberont.
Enfans d'Adam tretous nous sommes.
Nez à faillir, malheureux hommes,
Nez à bien faire si voulons.
Nul ne vit qui n'ait quelque vice.
Et tous enclins à la malice
De trop nous aimer nous doulons.
Il n'a creinte qui ha prouesse :
Qui n'a creinte ne sent tristesse :
Qui ne sent tristesse est heureux.
Le sage à qui rien n'est nuisible,
Sans s'ébranler gaillard paisible,
A pair d'vn Dieu va vigoureux.
Mais ie demande que veut dire
Que tous hommes iusques au pire,
Admirent, louent, la vertu :
L'exaltent et la magnifient :
Honorent, voire deifient
Celuy qui s'en est reuetu.
La vertu en leurs Rois souhettent.
Promts et volontiers se soumettent
A ceux qu'ils iugent vertueux.
S'ils ont differend, les en croyent.
Leur conseil et leur auis oyent,
Et vont comme à l'oracle à eux.
Et nul ne dira qu'il ne sente
En luy mesme, quand il la vante,

De vertu quelque sentiment.
Mais bien qu'vne estime il en face
Comme de chose qui surpasse
Ce qu'on prise communément.
Toutesfois plus tost il desire
Toute autre chose, qu'il n'aspire
A estre homme bon et entier.
Fera tout plus tost que de tendre
De tout son estude à se rendre
Attrempé, sage et droiturier.
Quoy faisant et pront et docile,
Il en deuiendroit plus abile
Pour de sa personne ordonner,
Et pour mener mieux son ménage,
Et pour regir tout vn vilage,
Voire vne Cité gouuerner.
Il sçauroit porter la richesse
Et la soufrette. Auroit l'adresse
D'entretenir et ses amis
Et ses parents. A pere et mere
Les deuoirs deuz sçauroit bien faire:
Voire à Dieu comme il est permis.
Mais tous, les vns suiuent la guerre,
Les autres labourent la terre,
Aucuns en marchandise vont.
Qui exerce la medecine,
Qui faict le fait de la marine:
Et beaucoup d'autres metiers font.
Les vns de la maçonnerie,
Les vns de la charpenterie,
Qui de chanter, qui de plaider.
Mais la plus part de tous qui sçauent

Mieux faire leurs métiers, ne sçauent
En l'heur ny au malheur s'aider.
Car presque tous sont miserables.
O si, comme ils sont raisonables,
Ils suiuoient la droite raison,
S'habituans à l'exercice
De la vertu loing de tout vice,
Heureux seroient en leur maison!
Heureux seroient dedans leur ville.
Chacun d'eux à part plus abile,
Heureux en soymesme seroit.
Car qui seroit et bon et sage
Constant de sens et de courage,
Bien aimer de Dieu se feroit.
Qui bien aimé de Dieu peut estre,
Il sçait bien la raison cognoistre,
Il est droiturier, il est saint,
Il est sage, et pour dire en somme
Celuy vrayment est heureux homme
D'vn heur qui n'est fresle ny feint.
Il se peut faire que lon meine
Bien iustement la vie humaine
Sans aduocat ny laboureur,
Sans maçon, sans apoticaire,
Ny medecin, et sans notaire.
Sans loy tout iroit en erreur.
Qu'il ne soit vray, les Scythes viuent,
Qui rien que nature ne suiuent,
Sans bastir planter ny semer.
Mais là où manque la iustice,
On ne vit là que dans lé vice,
Sans s'entraider ny s'entraimer.

Là où les laboureurs fouruoyent,
Où les corroyeurs mal corroyent,
Les cuirs et les blés pires sont.
Mais où sans loy les grans preualent
Authorisez et rien ne valent,
Toutes choses tres mal y vont.
Là, la vie est malencontreuse,
Toute la cité malheureuse.
Là, torts outrages et debats.
Là, la Religion est nulle.
Là, la vertu loing on recule.
Là, le respect est mis au bas.
Qui n'est cordonnier il achette
La chaussure qu'vn autre a faite :
Fort bien s'en accommodera.
Qui ne laboure ny boulange,
D'un boulangier le pain qu'il mange
A son besoing achetera.
Mais celuy qui n'a preudhomie,
D'autruy ne peut aider sa vie :
Rien d'autruy ne mét à profit.
Nul droit à propos ne sçait prendre :
Nul droit à propos ne peut rendre.
Dieu le laissa quand il le fit!
Le fol ne sçachant qu'il doit faire
En son ignorance ordinaire
Ne peut tenir ny s'abstenir.
Rien ne luy sert, rien ne l'auance,
En sa perte et sa repentance
Vers vn autre aller et venir.
Qui n'a ny maison ny ménage
Ny cheual, en cherche à louage

Ou l'emprunte de qui en a.
Mais qui n'a bon sens en sa teste
En recouurer n'est chose preste.
Nul iamais bon sens ne dona.
Qui n'a bon sens, ô mal extréme!
Il ne cognoist pas cela mesme,
Que le bon sens luy manque et fault.
Car tres suffisant il s'estime :
Et se fait fort comme le prime
De plus sçauoir où plus il fault.
Disant faisant tout par folie,
Tant plus il forfait, plus il nie
D'estre fol peruers ny méchant.
Mais où il est plus neuf et rude,
De quoy n'a fait iamais estude,
Il s'en dit estre plus sçachant.
Quoy? si quelcun tenoit langage
De faire faict du labourage,
Et qu'il n'eust charrue ny beufs,
Et qu'il ne bougeast de la place
A voir qui fait belle grimasse,
Baguenaudant tousiours oiseus?
Quoy? si quelcun se vante d'estre
En venerie quelque grand maistre,
Et qu'il n'ait grands chiens ny petits :
Et que sa face visses telle
Que d'vne fraische damoiselle
Couuant amoureux appetits?
Quoi ! si quelcun iamais ne vante
Si non la musique excellente
S'en disant vn ouurier parfait :
Et n'a ny lut ni épinette,

Ny ne fait ouir chansonnette,
Ny aucun motét qu'il ait fait?
Vertu ne gist pas en parade
Comme vne vaine mascarade,
Où dehors tout est reluisant.
Vertu est d'or toute massiue,
Non contrefaite, mais naïue,
Sous la raison se conduisant.
Philosophie en est l'école,
Non pour en faire vne parole.
A vertu, faire non parler.
La vertu, prou l'ont en la bouche:
A peu, la vertu le cœur touche:
C'est ce qui fait tout mal-aler.

FIN DV TOME PREMIER

LES MIMES

ENSEIGNEMENTS ET PROVERBES

DE J.-A. DE BAÏF

RÉIMPRESSION COMPLÈTE COLLATIONNÉE

SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

AVEC PRÉFACE ET NOTES

Par Prosper BLANCHEMAIN



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1880

